



LES SOUVENIRS DE JEUNESSE

COMÉDIE, MÊLÉE DE COUPLETS, EN QUATRE ACTES

PAR MM. LAMBERT THIBOUT ET DELACOUR

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, AU THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 2 SEPTEMBRE 1855.

Distribution de la pièce.

GRISSET, 20 ans. M. LECHE.
MINEAU, élève de sabbat. LAMBERT.
BAILLON, étudiant en médecine. LAMBERT.
MIL. RENARD, avocat. M. LECHE.
M. BEL, maître de café. M. LECHE.
M. BEL, garçon de café. M. LECHE.
E. COMMANDANT. M. LECHE.
ELANY. M. LECHE.
JOLIVET. M. LECHE.
LIBERTY. M. LECHE.

LECHE.
LAMBERT.
LAMBERT.
M. LECHE.
M. LECHE.
M. LECHE.
M. LECHE.
M. LECHE.
M. LECHE.
M. LECHE.
M. LECHE.

UN DOMESTIQUE.
NOÛVE, ouvrier en broderies. Mlle
FOLLE, docteur de l'Hippocrate. Mlle
BERNARDETTE, chanteuse. Mlle
MADAME BERNARDIN. Mlle
MADAME DURAND. Mlle
Mlle et Mlle, habitants de l'île.
Avant des deux sexes.
Ivresse idem.

GARÇON.
PAGE.
BOUCHER.
POTEL.
BONVAL.
BUPARC.

La scène est à Paris, pendant les trois premiers actes; et à Montpellier, pendant le quatrième.

PREMIER ACTE.

Intérieur d'un café. — Au fond, trois grandes portes ouvrant sur un billard. — À gauche, troisième plan, une autre grande porte, au-dessus de laquelle on lit : BILLARD. — À gauche, deuxième plan, un comptoir. — À droite, deuxième plan, une porte, au-dessus de laquelle on lit : LABORATOIRE. — Au troisième plan, même côté, une autre petite porte. — Au premier plan de droite, deux tables, au fond entre les portes, et deux le billard du fond, tables. — Au milieu, un poêle, sur lequel il y a des tasses, une lampe pour les fumeurs et des journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIBERTY, assis à la table de gauche et buvant de la bière avec une dame. BERNARDETTE, debout, devant le comptoir. ROBINEAU, au fond, jouant au billard. JOLIVET et BELAMY, jouant aux dominos à la table à droite. HABITUÉS des deux sexes, assis aux tables, puis MICHEL. Musique, piano à l'orchestre.

GARÇON, ma chape!... mon petit verre!... ma demi-tasse!... mon gloria!...

MICHEL, en dehors.

Voilà!... voilà!...

BERNARDETTE, au premier de blanchisserie à la main, et comptant des serviettes qu'elle pose sur le comptoir.

Onze et douze... voilà vos serviettes... Ah! qu'il fait chaud!...

ALBERT.

Vous-les-voilà rafraîchir, mademoiselle Bernardette?

BERNARDETTE.

Je vous bien. (Elle va s'asseoir à la table de gauche, en face d'Albert.)

Six parloir.

JOLIVET.

Je n'en ai pas.

Comptons.

BELAMY.

Comptons.

BELAMY.

GARÇON! ma chape! ma demi-tasse! mon gloria!...

MICHEL, en dehors.

Voilà!... voilà!...

BELAMY.

Tu dois ma demi-tasse. Ta revanche...

BELAMY.

Je n'en ai pas le temps... je vais au spectacle.

BELAMY.

A Bobino...

MICHEL, qui est entré sur ces derniers mots, tenant un plateau garni à la main.

Bernard (avec ferveur) Monsieur, on dit le théâtre du Luxembourg.

BELAMY, se levant.

Où?... pourquoi pas le théâtre de Madame.... tout de suite... (Il remonte et passe à gauche près de la table où sont Bernardette et Albert.)

MICHEL, à Jolivet.

C'est là que j'ai déboulé...

JOLIVET (moult des gants jaunes).

Toi!...

MICHEL.

Où! Monsieur... sous le nom de St-Victor... Il y a deux ans... la veille de la Chandeleur.

UN HABITUÉ, au fond à droite.

GARÇON, ma chape. (La dame de comptoir sonne).

MICHEL.

Voilà!... voilà!... (Il fait deux pas vers le fond et revient se placer de l'autre côté de Jolivet).^{*} J'ai eu un crâne succès dans Jean de Nivelle... J'ai été rappelé.

EN DEUXIÈME HABIT.

Gérard, ma chape... sacré! (La dame de comptoir sonne).

JOLIVET, à Michel.

Tiens!... on te rappelle encore.

MICHEL.

Voilà!... voilà!... (Il fait deux pas vers le fond et revient se placer de l'autre côté de Jolivet).^{**} Demandez à mademoiselle Fédora, l'écuyer de l'hippodrome... elle y était... même que c'est de puis ce jour-là que je l'aime!... (Sous-voix.) Ah!

JOLIVET, le regardant avec étonnement.

Bah!... amoureux!

MICHEL.

Sans espoir... comme dit M. Cassimir Delavigne dans son *Ruy-Blas*...

Moi, le ver solitaire, amoureux d'une étoile.

PLUSIEURS HABITÉS, s'empourant.

Ma chape!... moi petit verre!... mon café!... (La dame de comptoir sonne toujours).

MICHEL.

Voilà!... voilà!... (Il va au fond et sert).

JOLIVET, remuant.

Je m'en vas en Gymnase.

MICHEL, au fond.

Allez donc au Luxembourg... on y joue bien mieux. (Jolivet sort. (Belamy descend près de Bernerette).

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins Jolivet.

ROBINEAU, quittant le billard, avec humeur.

Eh bien! c'est bon!... j'ai perdu!... (A Michel qui est au fond). Gérard, je dois le demi-litre de Monsieur... (il désigne l'habitée avec lequel il jouait) et les fûts!... (Il descend la scène et prend le Chariot sur le pied).

BERNERETTE, qui se levait et quittait la table.

Pouah! quelle affreuse bête!... c'est une simple décoction de houblon.

BELAMY.

Voulez-vous de l'orgeat?

BERNERETTE.

Merci... un looch!...

BELAMY.

Comment, un looch?...

BERNERETTE.

Certainement... L'orgeat, c'est fait avec des amandes... comme les loochs!...

ROBINEAU, s'approchant d'elle.

Un looch!... une décoction!... Qui est-ce qui vous a appris tout ça, Bernerette?

BERNERETTE, avec embarras.

C'est... c'est... le pharmacien du coin... Voyons le Chariot... (Elle prend le journal que tenait Robineau.)

ROBINEAU.

Le pharmacien du coin... le pharmacien du coin... il est démenté depuis un mois... Bernerette, ne fous pas, je suis chargé de veiller sur votre conduite!...

BERNERETTE.

Je le sais, monsieur Robineau.

ROBINEAU.

Votre futur, mon ami Martouche, m'a chargé de ce soin, en ma qualité de clerc de notaire sans emploi. Il est à Rouen et il faut qu'à son retour il vous trouve ce que vous êtes à son départ... c'est-à-dire le modèle des blanchisseuses de lin... Enfin... prenez garde... ou j'irai à Rome!

BERNERETTE.

Soyez tranquille, monsieur Robineau. (Robineau va s'asseoir à la table de droite, et lit un journal).

^{*} Albert, Bernerette, Jolivet, Michel, sur le premier plan; au fond, Belamy et Robineau.

^{**} Albert, Bernerette, Michel, Jolivet, au premier plan; Belamy et Robineau, au fond.

^{***} Albert, Bernerette, Belamy, Michel, Robineau.

^{****} Albert, Belamy, Bernerette, Robineau, Michel, au fond.

BELAMY, qui s'est assis à la place qu'a quittée Bernerette.

Où est donc Fédora ce soir?

BERNERETTE.

Elle n'est pas encore revenue de l'hippodrome... il y avait représentation extraordinaire.

BELAMY.

Ah!... je croyais qu'elle s'était fait enlever!

MICHEL, qui était au comptoir, s'approchant un plateau à la main.

Bernerette!... elle, Monsieur!... (Déclament).

Ah! s'insolite jamaïs une femme qui touche!

(Il laisse tomber une soucoupe qui se casse).

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRENOUILLET.

GRENOUILLET, entrant par la petite porte à droite. Il a un ventre énorme.

Imbécile!... tu la paieras.

MICHEL.

Avec plaisir, patron. (Il remonte et entre un instant dans le laboratoire.)

ROBINEAU.

AVEZ-VOUS BIEN DINÉ, père Grenouillet?

GRENOUILLET.

J'ai beaucoup mangé... mais sans appétit... toujours ma diable de maladie de foie...

BERNERETTE.

Vous êtes foirinaire?

GRENOUILLET.

Mon Dieu, oui... j'ai pris ça dans le Midi... Tous les médecins m'ont condamné.

BERNERETTE.

Depuis quand?

GRENOUILLET.

Depuis dix-sept ans, Mademoiselle. (Michel rentre et descend la table à droite. Grenouillet va s'asseoir à la table à gauche, à la place qu'occupait Albert, qui s'est levé et est au fond, où il reste avec les autres habitués.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FÉDORA.

FÉDORA, en dehors.

C'est une horreur!... une infamie!... Ah! les gredins!...

BERNERETTE.

Tiens, Fédora!

FÉDORA, entrant par le fond à droite.

Mes enfants!... une chaise!... un voltaire!... un petit banc!... que je me trouve mal!...

MICHEL, donnant un tabouret à Fédora et déclament, Prends du siège, Gresse, prends... (Fédora s'assoit.)

BERNERETTE.

Tu es tombée de cheval?

FÉDORA.

Ah! épiche!... (Se relevant tout d'un coup.) Ah! les gueux!... ils ont voulu me faire partir en ballon!...

BERNERETTE.

Avec M. Godard?...

FÉDORA.

Au-dessous... sur le trapèze... comme l'impérial Thévé!...

Ain De la Perfection de dix heures.

Ah! quel affreux!

Mes amis, croyez-moi?

Ne levez d'un tel façon

Moi, l'empire de bon ton?

N'oubliez-le pas, sans rime ni raison,

Me souvenant au moyen d'un croquis.

Même! gaudier sous leur belle,

N'allez faciliter comme un poison

Pris à l'inconce!

Je suis bon gars,

J'ai le caractère tout rond...

Mais j'ai fait un bon

A leur déléguer leur plafond!...

^{*} Albert, Belamy, Michel, Bernerette, Robineau.

^{**} Albert, Belamy, Michel, Bernerette, Grenouillet, Robineau.

^{***} Grenouillet, Belamy, Bernerette, Fédora, Michel, Robineau.

Puis, l'œil furibond,
Et, sans en dire plus long,
Je leur ai dit avec aplomb :
Cet nom de nous !
Non !

Et j'ai rompu !

MICHEL.

Libre !... Libre comme les États-Unis ! (Il laisse tomber une tasse qui se brise.)

GRENOUILLET, se levant.

Maladroite !... tu la paieras !... (Il remonte et va au fond cacher avec quelques habitants.)

MICHEL.

Avec plaisir, patron !... (Il rentre au laboratoire.)

ROBINEAU, se levant, à Fedora.

Comment !... vous avez rompu votre engagement ?

FEDORA.

J'aime mieux ça que me rompre les os !... Me voyez-vous suspendue par le pied... et cabré dans l'air... à 2,000 mètres du sol... en faisant tous les d'histoires sur le trépan !... En voilà de la familiarité !...

ROBINEAU.

Bah ! avec un pantalon !

FEDORA.

Robineau, vous êtes bon enfant !... mais vous connaissez les femmes comme je connais la lune !... (Pleurant). Ah ! c'est égal... c'est bien triste... quand on ne demande qu'à gagner honnêtement sa vie !...

BERNERETTE.

Voyons, Fedora, ne te désole pas !...

FEDORA.

Ah ! ma biche !... mon existence est brisée !... que veux-tu que je devienne ?

BERNERETTE.

Tu trouveras un autre engagement.

ROBINEAU.

A l'étranger... en Russie !... (Il va au poêle allumer sa pipe.)

FEDORA.

M'expatrier !... (Avec désespoir). Ah ! jamais !... jamais !... (Elle va s'asseoir à la table de droite). Garçon ! une cerise à l'eau-de-vie !...

MICHEL, en dehors.

Voilà voilà !... (Il entre, la sert et retourne au laboratoire.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, NOÉMIE, entrant par le fond à gauche, au petit paquet à la main.

NOÉMIE, à Grenouillet qui est au fond.

Pardon, Monsieur, votre dame n'est-elle ici ?...

GRENOUILLET.

Oui, mon enfant.

NOÉMIE.

Je lui rapporte les broderies qu'elle m'a commandées.

GRENOUILLET.

Ah ! très-bien... Entrez par là. (Il lui ouvre la petite porte à droite. — Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins NOÉMIE.

ROBINEAU, regardant sortir Noémie.

Elle est gentille, cette petite.

GRENOUILLET, se relevant.

C'est miamme Noémie... une ouvrière en dentelles... qui recommande mes services.

FEDORA, se levant.

M'enlever sous le baillon... ah ! les gars. (Elle se lève et remonte, en tenant à la main le verre où sont ses cerises.)

ROBINEAU.

Ah ! vous commencez à nous embayer avec votre baillon... Bête-donne papa Grenouillet, n'avez-vous pas deux nouveaux voisins à l'hôtel ?...

* Bélanzy, Bernerette, Fedora, Robineau, Grenouillet, au fond.

** Bélanzy, Bernerette, Noémie, Grenouillet, Robineau, Fedora.

*** Bélanzy, Bernerette, Robineau, Grenouillet, Fedora.

GRENOUILLET.

Oui, deux jeunes gens... l'un est avocat et vient à Paris pour un procès... l'autre a fait ses études à Montpellier, et vient seulement pour passer sa thèse.

FEDORA, relevant à gauche du poêle.

Deux jeunes gens !...

ROBINEAU.

Ils sont fort aimables. Je les ai rencontrés ce matin dans l'escaut !...

GRENOUILLET.

Précisément... je leur ai donné les deux chambres à côté de la vôtre. (Il remonte et reste au fond.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAUL, OSCAR, arrivant par le fond à droite.

PAUL, entrant le premier.

Garçon !... une bouteille de bière !... (Oscar salue à droite, à gauche d'un air embarrasé. — Autre timide du provincial.)

ROBINEAU, aux femmes.

Eh ! parbleu !... les voilà !

FEDORA, regardant Oscar, bas à Bernerette.

Le gros blond à l'air très-distingué.

PAUL, voyant Robineau.

Monsieur Robineau !...

ROBINEAU, allant à lui.

Monsieur Paul Bénard !...

PAUL.

Mais voyez... parbleu !... Permettez-moi de faire tout à fait connaissance... c'est si affreux d'être seul à Paris... ce tumulte, cette agitation ne servent qu'à rendre votre isolement plus complet... Je vous demande votre amitié pour moi, et mon ami Oscar Dupont.

ROBINEAU, lui serrant la main.

Tope ! (Pressant à Oscar). Touches-là, jeune homme. (Michel s'est retiré et a servi de la bière et des verres sur la table à droite.)

OSCAR, ***

Comment donc ! (Regardant Fedora, à part.) Dieu ! que cette femme qui prend une cerise à douc un bel œil !...

PAUL, à Robineau.

Ainsi, vous sommes amis !...

ROBINEAU.

Règle générale, au Café des Arts, on se tutoie... Veux-tu ?

PAUL.

Comme tu voudras.

ROBINEAU.

C'est fait.

OSCAR, bas à Michel.

Dites donc, garçon, tui-est-tu les femmes, au Café des Arts ?

MICHEL.

Non, Monsieur, on les respecte... (Diamant.)

* Tombe aux pieds de ce sexe, à qui la tête s'incline !

(Il laisse tomber une soucoupe qui se brise.)

GRENOUILLET, *** descendant.

Animal ! (Il recoste.)

MICHEL.

Avec plaisir, patron... (Il rentre au laboratoire.)

(Paul, Robineau, Bernerette et Fedora vont s'attabler à droite et boivent de la bière.)

ENSEMBLE.

AIR : Amis, la table est mise. (Roi des doctes. — J. Narguet.)

Bonne nuit, l'ambon,

Voilà votre rebain !

Les fous fraiches !

Le p'tit verre à la main.

BERNERETTE **** à Fedora, qui s'est assise sur le bord de la table de gauche et continue à manger ses cerises.

Fedora, tui-tu de la bière ?

FEDORA.

Non... je préfère la cerise.

* Bélanzy, Bernerette, Fedora, Robineau, Grenouillet.

** Bélanzy, Bernerette, Fedora, Bélanzy, Paul, Oscar, Grenouillet, au fond.

*** Bélanzy, Bernerette, Fedora, Paul, Robineau, Oscar, Michel.

**** Bélanzy, Fedora, Bernerette, Paul, Robineau, Grenouillet, Oscar, Michel.

***** Fedora, Grenouillet, Oscar, Bernerette, Robineau, Bélanzy, Paul.

GRENOUILLET, qui s'est approché d'Oscar, qui regarde Fadora.
Monsieur Dupont, avez-vous étudié les maladies du fœt ?

OSCAR.

Spécialement... elles sont fréquentes dans le Midi.

GRENOUILLET.

Comme ça se trouve... je le suis.

OSCAR.

Quel ? du Midi...

GRENOUILLET.

Non... foirissime... ça me procure de grands maux de tête... et des élanements aux doigts du pied... surtout quand le temps va changer.

OSCAR.

Je vous sauverai, vieillard... je vous sauverai. (Ils continuent à parler bas.)

BERNETTE, assise à la table de droite avec Paul, Robinson et Relany.

A votre santé, monsieur Paul.

PAUL.

A la vôtre, Mademoiselle.

OSCAR, à Grenouillet.

Demain, 40 saignées et 3 bains de pieds... (Grenouillet remonte.) (A part.) Je verrai plus tard si je dois lui couper la jambe.

PAUL.

Oscar, viens donc !... (Oscar se s'attable avec les autres.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Bonne santé, franchise, etc.

(Pendant l'ensemble, entre par le fond, ou se lève, Morisset en costume de voyage, il porte un sac de nuit, un corton à chapeau et un parapluie.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MORISSET.

MORISSET, regardant autour de lui.

Le Café des Arts ? s'il vous plaît...

GRENOUILLET.

C'est moi... Monsieur.

MORISSET.

L'Hôtel des Arts ?

GRENOUILLET.

C'est moi, Monsieur.

MORISSET.

Très-bien... le n° 27... au second, la porte à droite, au tend du corridor ?...

GRENOUILLET.

Il est vacant de ce matin...

MORISSET.

Je le retiens... (Il donne ses effets à Grenouillet.)

GRENOUILLET.

Nous avons aussi le numéro...

MORISSET.

Je n'en veux pas d'autre... Je connais le 27... en y est fort mal... je l'ai habité cinq ans... (Superceint qui Grenouillet cherche à lire son nom sur son carton à chapeau.) Qu'est-ce que vous regardez ? Mon nom... Jean-Baptiste-Félicité-Jules Morisset, de Montpellier. (Grenouillet remonte et sort par le fond, emportant les effets de Morisset.)

PAUL, se levant, nâni qu'Oscar.

Morisset... ce nom... (Il vient à Morisset. Les autres se lèvent.)

MORISSET.

Tiens, mes deux compagnons de voyage... (Bernette et Robinson remoncent et passent à gauche.)

OSCAR.

Le monsieur du coupé...

MORISSET.

Moi-même... ça vous donne, n'est-ce pas, de me voir venir habiter ici dans ce modeste hôtel, moi ex-cocteur des contributions indirectes... riche... et frissant la emoultant... Ah ! il y a longtemps que c'était mon rêve... revenir ici, à Paris... où je me suis tant amusé.

ROBINSON, qui s'est approché ainsi que les autres.

Ah ! Monsieur a-t-il ?

MORISSET.

Jeune... oui, Monsieur... j'ai été très-jeune... moi aussi, j'ai eu

* Fadora, Grenouillet, Morisset, Bernette, Robinson, Oscar, Relany, Paul.

** Fadora, Morisset, Paul, Oscar, Bernette, Robinson, Relany.

*** Fadora, Bernette, Robinson, Morisset, Paul, Oscar, Relany.

une longue barbe comme vous... une pipe comme vous... une maîtresse jeune et jolie... comme vous... un pantalon à la hollande, comme vous... j'avais l'air d'un vrai ébéniste... comme vous... Mais un jour, bernique... adieu tout cela... il fallut partir... se transformer... épouser l'habit noir et la cravate blanche... plus d'estampette ! plus de pipe ! tout au plus le fin égaré... quelquefois... à la dérobée... et encore en me cachant bien... Ma femme n'aimait pas le égaré... car j'ai eu une femme, un enfant... deux grands bonheurs que Dieu m'avait donnés et qu'il m'a repris... j'étais riche... et pourtant, le songeur toujours à mon vieux Paris... où j'avais été si jeune... comme j'étais heureux... jamais le voir... Mais, en retour, me vingt ans, ma Sophie, mon Adèle... que suis-je ? Des noms que m'ont fait battre le cœur bien souvent, et que pourtant j'ai presque oubliés... Je ne voulais pas mourir sans avoir revu tout cela... et je le reviens.

BERNETTE.

C'est très-bien ça.

MORISSET.

Ah ! j'aurais pu aller habiter dans les grands quartiers... hôtel Maurice, hôtel des Francs... j'ai de l'argent... Non... j'ai préféré revenir ici... à l'hôtel que j'ai habité il y a vingt ans... (Pendant entre Paul et Oscar.) Ah ! mes enfants ! vous le saurez un jour comme moi... la chambre où l'on a aimé, où l'on a souffert... ça vaut mille fois mieux que les nuits d'un palais... remonte, à part, s'essuyant les yeux.

Il m'attendait, ce vieux gris-pommé...

MORISSET, se relevant près de Robinson, et regardant autour de lui.
Rien n'est changé... la table où je jouais ma dame-lasse... le comptoir... le vieux poêle... le billard...

Ain : De Péricette.

A chaque pas, quel plaisir !
Je retrouve un jeunisme...
Travail, bonheur et maîtresse,
Tout renaît... en souvenir.
O mon vieux café que j'ai aimé !
Viel sans que je reviens,
Te voilà toujours le même,
Gai, jeune, comme autrefois !
(Essuyant ses yeux.)
Vardien... le lendemain m'écrit...
Amis, si je pleure encore,
Ce sont les larmes de l'avenir
Qu'on il retrouve son bonheur
(Paul et Oscar montent près du porte.)

BERNETTE, s'essuyant aussi les yeux.

Brave homme, va !

MORISSET.

Ne nous attendrions pas. (A Robinson.) Voyons, y a-t-il toujours des restaurants à dix-sept nous ?

ROBINSON.

Toujours.

MORISSET radieux, à Relany.

On y est toujours empoisonné, pas vrai ?

OSCAR.

Toujours.

MORISSET.

Bien ! et l'on en sort avec un appétit d'enfer.

OSCAR.

Oh ! oui...

MORISSET.

Bon ! c'est là que je dînais... Et l'ancien n'est pas encore démonté.

OSCAR.

Fas encore.

MORISSET, revenant à Robinson.

Y siffle-t-on toujours les tragédies ?
ROBINSON, tirant une clef de sa poche, et la montrant.

Monsieur... j'ai assisté hier à une première représentation.

MORISSET, tirant aussi une clef de sa poche.

Très-bien !... j'assisterai à la seconde !... j'ai au portefeuille comme ustensiles... Oh ! mes souvenirs !... Oh ! Paris ! Vite ! Paris !

TOUS LES SAUVÉS se lèvent et s'approchent.

Vive Paris ! (Oscar et Paul redescendent.)

ROBINSON.

Ain De la route des barrières de Paris.

Cité splendide et libre,

Toujours hospitalière,

* Fadora, Bernette, Robinson, Paul, Morisset, Oscar, Relany.

** Fadora, Morisset, Paul, Oscar, Bernette, Robinson, Relany.

*** Fadora, Bernette, Robinson, Morisset, Paul et Oscar ; en dessous plus, Relany.

S'il est sur cette terre.

C'est ici, ville si douce,
De la jeunesse accablée
Travaillé, espoir et rêverie...
Où, c'est toi... c'est Paris!
Vive la folie!
Et que le plaisir
Laisse à notre vie
Un gai souvenir !

TOUS.

Vive la folie !

FEDORA, passant près de Morisset.

Frétillon qui frétille,
Ou toi l'enfant bête
La grêlete poudreuse
Vas-tu danser dans le sou,
Faut s'amuser... et comme
On n'est pas dégoûté,
Fins d'un futur grand homme
A mis en sautoir au cou.
Vive la folie, etc.

TOUS.

Vive la folie ! etc.

MONSIEUR.

C'est un cinquième étage
Que, lorsqu'on a votre âge,
Pour reprendre courage,
Il faut d'un refrain.
La gaité, c'est l'hôte
Qui réjouit sans cesse :
« Faut être vaillant,
« Vous serez vaillant demain ! »

Vive la folie !

Vive le plaisir !

Revenons la vie

Par le souvenir !

TOUS.

Vive la folie !

Vive le plaisir ! etc.

(Sur cette reprise on ferme quelques portes.)

MONSIEUR.

Et allez donc !... allez donc !

MONSIEUR.

Ah ! farceur ! (Il lui tape sur le ventre et passe à sa gauche.)

MONSIEUR, à Robinson.

Dites donc, vous, malin... je vous rends six points au billard !..

ROBINSON.

A moi, le fort des forts ?

MONSIEUR.

Eh bien ! vous, le fort des forts... je veux vous aplatir !

TOUS, riant.

Oh ! elle est bonne !

ROBINSON.

Ah ! je veux voir ça. (Ils remontent.)

MONSIEUR, désignant le billard du fond, où des habitués jouent.

Eh bien ! venez... ah ! le billard est pris.

MONSIEUR, désignant la gauche.

En voilà un de libre... garçon, des billes.

MONSIEUR, dans la coulisse de droite.

Voilà !... voilà !..

MONSIEUR.

Ensuite une poule générale.

TOUS.

Ça va.

MONSIEUR.

Au billard !

TOUS.

Am billard !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Vive la folie !

Et que le plaisir, etc.

(Tout le monde sort par la gauche, excepté Fedora et Oscar — Michel, notant du laboratoire, traverse le théâtre, en portant les billes, et entre à gauche, après jeter des regards jaloux sur Oscar et Fedora. — Celle-ci a passé à droite, pendant qu'Oscar a remonté à la suite des personnes qui sortent.)

* Bernerette, Robinson, Fedora, Morisset, Paul, Oscar, Bébémy.

** Bernerette, Fedora, Robinson, Morisset, Paul, Oscar, Bébémy.

*** Bernerette, Fedora, Robinson, Morisset, Oscar, Paul, Bébémy.

SCÈNE IX.

FEDORA, OSCAR.

OSCAR, à part.

Seul, avec la femme à la crosse !

FEDORA, à part.

Ce petit a beaucoup de chic... et puis, je lui trouve de l'expression dans le nez...

OSCAR.

Mademoiselle, je hais le hasard... qui me permet de me trouver seul... avec une personne qui... bien certainement...

FEDORA.

En effet... c'est le hasard... le pur hasard... Ananké... comme dit Xénophon...

OSCAR, à part.

Elle connaît Xénophon... bigre !..

FEDORA.

C'est la première fois que Monsieur vient à Paris !..

OSCAR.

Où, Mademoiselle.

FEDORA.

On ne s'en douterait pas... Monsieur a un genre... une distinction... Monsieur sera médecin !..

OSCAR.

Comme Hippocrate... le Dieu du silence.

FEDORA.

Je vous croyais avocat... comme Cicéron.

OSCAR, à part.

Elle connaît Cicéron... bigre !

FEDORA.

Où... Cicéron... ainsi nommé parce qu'il aimait les lentilles...

OSCAR, à part.

Ce n'est pas une femme, c'est un dictionnaire... (Ah ! Mademoiselle, si instruite et être ici... dans un quartier que... parmi des gens qui...)

FEDORA.

J'aurais pu brûler dans le monde... tout comme une autre... De rien encore, j'ai reçu des propositions d'un milord... j'aurais eu voiture...

OSCAR, naïvement.

Le fait est que quand on possède un milord, on a toujours voiture.

FEDORA.

J'ai refusé net... Ce qu'il me faut à moi, c'est l'obscurité... c'est quelqu'un qui comprenne mon cœur et sa poésie...

OSCAR.

Mademoiselle... je n'appelle Oscar Dupiton.

FEDORA.

C'est un joli nom !

OSCAR.

J'ai une tante qui me fait 200 francs par mois...

FEDORA.

Matin !

Au Du marchai devant.

Ne soyes pas incertainiel

FEDORA.

Les hommes sont si trompeurs !

OSCAR.

À Paris, c'est bien possible...

En province ils sont meilleurs.

FEDORA.

Dame !... je voudrais bien vous croire !

Que de jolis-jeux, hélas !

Le vol des courtes !

OSCAR.

Vieille quelle est mon histoire !

Mon cœur c'est jamais vraiment

Soit le sentiment d'un moment.

FEDORA.

Quoi ! vraiment ?

OSCAR.

Oui, vraiment !

FEDORA.

C'est charmant !

OSCAR.

C'est charmant !..

* Oscar, Fedora.

FEDORA.
J'en fais aussi le serment,
Je n'ai pas d'engagement.

OSCAR.
Nous sommes faits l'un pour l'autre !
Mon bonheur sera le vôtre !
Quel bonheur ! (Rit.)
Son cœur répond à mon cœur !

REPRISE ENSEMBLE.
Nous sommes faits l'un pour l'autre, etc.

FEDORA.
Un mol, jeune homme... Vos intentions ?..

OSCAR.
Mes intentions ?..

FEDORA.
C'est vrai... vous me débitez un tas de bêtises !.. Est-ce pour
le bon motif ?..

OSCAR.
Le bon motif !..

FEDORA.
Oui, le mariage...

OSCAR, riant.
Oh ! oh ! je suis trop jeune !

FEDORA.
Vous riez ?.. Vous n'êtes qu'un polisson !..

OSCAR, avec feu.
Ahl Mademoiselle !.. (Il se jette à ses genoux.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL,* paraissant par la gauche en plateau à la main.
Ahl ! (Il pousse son cri et laisse tomber ce qu'il portait.)

FEDORA, répondant à son cri.
Ahl ! (Elle se sauve par le fond, à droite.)

OSCAR, se relevant.
Imbécile !

MICHEL.
Avec plaisir... patron...

OSCAR.
C'est égal... j'aime... je suis aimé... oh ! je brûle... Garçon,
une canette !

MICHEL.
Il n'y en a plus... Monsieur !

OSCAR, passant à gauche.
Un verre d'eau, alors...

MICHEL.
Il n'y en a plus, Monsieur !.. on vient de servir le dernier...
(à part.) Oh ! je sens que je jouerai bien Othello. (Il ouvre la
porte du laboratoire d'un grand coup de pied et sort.)

SCÈNE XI.

OSCAR, puis PAUL.

OSCAR, seul.
J'aurais peut-être dû la suivre... bas ! suivons-la (Il remonte.)

PAUL, entrant par la gauche.
Eh bien ! où vas-tu ?

OSCAR.
Ahl mon ami... mon vieux... si tu savais... je l'aime !..

PAUL.
Quel ça.

OSCAR.
Je ne sais pas... une femme charmante... qui connaît Xéno-
phon... Tu l'as vue tout à l'heure... la femme à la cerise... des
yeux !.. une taille !.. Oh ! je la rejoindrais !.. (Il sort vivement,
par le fond à droite.)

SCÈNE XII.

PAUL, seul.

Mais, écoute... il est fou ! Il l'aime, disait-il... (riant.) ah !
ah ! ah ! la belle affaire... Aimer ! être aimé ! à Paris, le pays

* Michel, Oscar, Fedora.

** Michel, Oscar.

*** Oscar, Michel.

**** Paul, Oscar.

des amours faciles !.. Parbleu ! si je le voulais... moi aussi, je
serais aimé... adoré... que le ciel m'accruse, si dans deux
jours... (Voyant Noémie qui entre par la petite porte, à droite.)
Ahl ! une femme... voilà mon affaire...

SCÈNE XIII.

NOÉMIE, PAUL.

PAUL, allant vers Noémie et lui barrant le passage.
Mademoiselle, vous êtes jolice comme un cœur !.. je vous
salue !..

NOÉMIE, craintive.
Monsieur, laissez-moi passer.

PAUL.
Pas avant de m'avoir dit où nous allons ainsi...

NOÉMIE.
Je vous en prie.

PAUL.
L'heure du travail est passée, c'est celle des amours.
(S'approchant d'elle.) Où allons-nous ?.. aux Tuileries, au
Luxembourg ?

NOÉMIE, reculant.
Monsieur... je vais voir ma mère.

PAUL, riant.
Ta mère... ah ! joli prétexte !.. Eh bien ! soit... allons-y en-
semble... (Il veut prendre le bras de Noémie qui passe à gauche.)
Où demeure-t-elle, la mère ?..

(Musique à l'orchestre.)
(Noémie tire de dessous son chapeau une de ces couronnes d'im-
mortelles que l'on place sur les toulous, et la montre silencieuse-
ment à Paul.)

PAUL, reculant et comme éperdu.
Oh ! Mademoiselle... je... je... un instant pas... pardon !..
pardon !.. (Moment de silence, pendant lequel Paul tire son cha-
peau et salue Noémie avec respect.) Noémie s'efforce tout dour-
cement ; arrivée près du comptoir, elle se retourne vers Paul et le
regarde doucement ; puis elle sort vivement par le fond à
gauche, aux premières paroles du chœur suivant.)
(Chœur d'hébraïtes, en dehors, sans accompagnement d'orchestre.)

AIR De la ronde.

Vive la fête !
Et que la plaisie
Laisse à notre vie
Un gai sauterie !

(La musique continue piano à l'orchestre.)

MORISSET, en manches de chemise, paraissant à gauche, une queue
de billard à la main.

Au numéro 44... à vous monsieur Paul !

PAUL, sortant de sa réverie.
Mo voilà ! me voilà !

MORISSET.
Venez donc... vous avez un bon fumant ! venez... on vous
attend. (Il rentre dans la salle de billard.)

PAUL, tournant une dernière fois la tête du côté par où Noémie
est sortie.

Orpheline... et je l'insultais !..
(L'orchestre reprend vigoureusement la refrain de la ronde.—Cris
dans la salle de billard.)

Bravo ! bravo !
(Paul se dirige lentement du côté de la salle de billard.)

* Paul, Noémie.

** Noémie, Paul.

*** Morisset, Paul.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre est divisé en deux compartiments. — Dans le compartiment de gauche, qui occupe les deux tiers du théâtre, chambre de garçon habitée par Oscar. — Porte au fond, à gauche. — Deuxième plan, à gauche, une fenêtre. — Premier plan, à droite, porte de communication avec l'autre chambre. — Au fond, à droite dans une alcôve, guitare, sur de chaise poudrée à la maraîche, entre l'alcôve et la porte. — Un buffet à droite. — Une table à gauche, près de la fenêtre. — À la maraîche de gauche, sont accrochés un râtelier de pipes et une clarinette. — Un fauteuil au fond, à gauche. — Chaises. — Dans le compartiment de droite, occupant un tiers du théâtre, chambre très-séjourneusement meublée. — Porte au fond, autre porte à droite. — Une table à gauche, un fauteuil à droite. — Porte-manteau au fond. — Table à ouvrage à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOLIVET, BERNERETTE, DELAMY, ROBINEAU, dans le compartiment de gauche; GRENOUILLET, seul, dans celui de droite; OSCAR.

(Oscar, assis au milieu, écrit sur ses genoux. — Bernerette, assise dans le fauteuil, lit un roman. — Jolivet est debout près d'elle et nettoie des gants jaunes avec un morceau de gaze élastique. — À droite, Robineau fume, assis sur le buffet. — Au deuxième plan de gauche, Delamy travaille devant la table. — Grenouillet, dans le compartiment de droite, un plumet à la main, achève de ranger.) (On entend sonner une cloche.)

OSCAR.

Tiens!... Six heures et demie!... Terminons ma lettre...

JOLIVET, à Bernerette.

Vous lisez un roman, Bernerette?...

BERNERETTE.

Et un fameux : « La Famille Sarcophaye ou le Triomphe de la mort. »

JOLIVET.

Ça doit être gai...

OSCAR.

Bernerette, avez-vous rapporté mes faux-croix?

BERNERETTE.

J'ai mis tout votre linge dans le buffet.... Laissez-moi donc lire.

ROBINEAU.

Qu'est-ce qui me passe au tabac?

DELAMY, travaillant à sa table.

Voilà! (Il lui lance une bague.)

ROBINEAU, à Oscar.

Dis donc, Oscar, à qui diable écris-tu donc là?

OSCAR.

À ma tante... Je lui détaille mes dépenses du mois... Chut!... (S'écarter dans le compartiment de gauche. — Dans le compartiment de droite, Grenouillet achève d'examiner la serrure de la porte de communication.)

GRENOUILLET.

Là... Mamzelle Noémie pourra dormir tranquille... Je ne suis pas fâché d'avoir tout à cette jeunesse... Per-onne n'en voudrait de mon numéro 21... Un cabinet sans cheminée, et par le petit escalier de service... Heureusement que voici le printemps... les feuilles... le soleil... Elle aura une vue superbe... (Regardant à sa montre.) M. Oscar doit être retenu... Je vais aller le consoler. (Il sort. — Le compartiment de droite reste vide.)

DELAMY, se levant.

J'ai fini mon article... Je vais le porter au Tintamarre...

JOLIVET.

Je sors avec toi.

DELAMY.

Adieu les enfants. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE II.

BERNERETTE, OSCAR, ROBINEAU.

OSCAR, écrivant.

Allumettes chimiques... coupe de cheveux... quarante-deux flacons... — Plumes divers... deux francs cinquante-cinq... (Se

* Bernerette, Jolivet, Delamy, Oscar, Robineau.

levant.) Double!... je commence à ne plus y voir!... (Il emporte sa chaise et va s'asseoir devant la table.)

BERNERETTE, frappant sur son fier.

Bon! encore un de mort!... Tout de même c'est invraisemblable... parce qu'on ne meurt pas d'une epistaxie en une heure.

Une epistaxie...

ROBINEAU.

BERNERETTE.

Eh! bien, oui... un saignement de nez... comme qui dirait une hémorrhagie spontanée.

— Une hémorrhagie... (Elle prend par la main et la faisant lever.) Bernerette, vous fréquentez l'école de médecine. (Elle se laisse son livre sur le fauteuil.)

BERNERETTE.

Est-il bête!

ROBINEAU.

Qui vous a appris ces mots techniques?

BERNERETTE, embarrassée.

C'est... c'est... dans les livres de Dapiton.

ROBINEAU.

Il n'en a pas... Bernerette... votre nez remue... Prenez garde!... j'écrirai à Rome!

BERNERETTE.

Oh! monsieur Robineau!

SCÈNE III.

LES MÊMES, FÉDORA.

FÉDORA, en dehors.

(Chantant.)

Petit oiseau, manges sur mes lèvres
De ce pain noir que vous donnez aux mains...

TOUS.

Ah!... Fedora.

FÉDORA, entrant par le fond.

Bonjour... mes enfants... Ça va bien!... pas mal! merci. Vous ne savez pas ce qui m'arrive... j'entre aux Archives nationales.

BERNERETTE.

Toi!...

FÉDORA.

Je débute demain... dans la Fête de Cérès.

ROBINEAU.

Pah!... Et qu'est-ce que vous faites là-dedans!

FÉDORA.

Je représente Pomone... la déesse des artichauts. — Vous verrez l'ailiche, mes enfants... Pour les débuts de la vigne mademoiselle Fardot, âgée de dix-sept ans...

OSCAR.

Ah! ma lettre est finie... Je vais la mettre à la poste. (Il se lève.)

FÉDORA.

Envoyez-y Michel... (Elle prend la lettre, va ouvrir la fenêtre et appelle.) Michel!... Garçon!... (Oscar prend sa pipe au râtelier et fume, assis dans le fauteuil.)

NICHEL, en dehors.

Voilà!... voilà!...

FÉDORA, jetant la lettre.

Cette lettre à la poste!...

NICHEL, en dehors.

Boum!...

FÉDORA.

Malgré!... c'est fait! (Elle ferme la fenêtre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRENOUILLET, entrant par le fond.

TOUS.

Tiens!... monsieur Grenouillet.

OSCAR, assis et fumant.
Mon premier anadale... Comment ça va-t-il? (Il se lève; Fedora prend le livre que Bernerette a posé sur le fauteuil, et va s'asseoir sur le buffet en se frottant les yeux. — Robineau s'est assis à côté du buffet; Bernerette est debout à côté de lui.)

GRENOUILLET.

Ça ne va pas mal... mais ça ne va pas bien... Je ne sais pas

* Oscar, Bernerette, Robineau.

** Oscar, Fedora, Bernerette, Robineau.

*** Oscar, Fedora, Grenouillet, Bernerette, Robineau.

trop comment ça va... Mon Dieu, monsieur Oscar, si c'était un effet de votre complaisance de regarder ma langue.

OSCAR, *posant sa pipe.*
Volontiers... Est-ce que vous ne dormez pas?

GRÉGOUILLET.
Je dors peu... surtout quand j'ai pris beaucoup de café. *(Oscar lui lide le poulx d'un côté. — Bernerette, qui a lui-même Robinet, causer avec Fédora, vient prendre l'autre main de Grégoillet et lui lide aussi le poulx.)*

Ah! de l'insomnie...

OSCAR.
Le poulx est bon...
BERNETTE, *fixant sa montre pour compter les pulsations.*
Un peu plein.

GRÉGOUILLET.

J'ai souvent mal à la tête.

BERNETTE.

De la céphalalgie!
ROBINEAU, *se levant et s'approchant de Bernerette, dont il a entendu le dernier mot.*

Encore de la médecine!

BERNETTE, *à part.*

Oh! maladroite!

ROBINEAU.
Bernerette, votre nez remue... Il y a un carabie sous votre...
J'écarterai à Rome!

BERNETTE.
Bêta!... Mais puisque c'est dans le Manuel de Dupilon que j'apprends tout ça...

GRÉGOUILLET, *à Oscar.*

Hermione prétend que je maigris.

OSCAR.
Hermione d'Andromaque? *(Bernerette va s'asseoir au fond, entre la porte et l'alcôve. — Robinet se retient avec elle : a l'air de la sermonner.)*

GRÉGOUILLET.
Non... Hermione, c'est ma femme... Elle assure que depuis que vous me traitez, j'ai perdu quinze centimètres...

OSCAR.
Tant mieux... Laissez-moi faire... *(Il s'assied près de la table et écrit l'ordonnance.)* Quarante sangues...

GRÉGOUILLET.

Oh ça?...!

OSCAR.
Oh ça vous fera plaisir... Pas de viandes... Aimez-vous les épiprands? *(Il se lève.)*

GRÉGOUILLET.

Oh! je ne peux pas les souffrir!

OSCAR, *lui donnant l'ordonnance.*
Vous en mangerez trois fois par jour. *(Il revient s'asseoir sur le fauteuil et se remet à fumer.)*

SCÈNE V.

LES MÊMES, MICHEL, *entrant par le fond.*

MICHEL, *à Grégoillet.*

Patron, la patronne vous demande.

GRÉGOUILLET.

Mon épouse...

MICHEL, *très-tranquille.*
Elle dit comme ça que vous avez la clef de l'endroit où est le sucre; et comme il n'y en a pas de cassé, toutes les pratiques s'en vont.

GRÉGOUILLET.
Les pratiques s'en vont! Malheureux!... et tu me dis cela tranquillement... Messieurs, pardon... mais je cours. *(Il sort rapidement par le fond.)*

MICHEL, *contemplant Fédora.*
(A part.) Qu'elle est bien construite cette femme!... Elle me rappelle la Vierge Gallypige. *(Dieuement.)*

Je reconnais Vierge et ses fesses redoutables.

GRÉGOUILLET, *en dehors.*

Michel... arrive donc, imbécile!

MICHEL.
Avec plaisir, patron. *(Il sort très-tranquillement par le fond.)*

SCÈNE VI.

OSCAR, ROBINEAU, BERNERETTE, FÉDORA.
ROBINEAU, *allant à Oscar, pendant que Fédora va à Bernerette.*
Dis donc, Oscar, ne prête plus tes livres de médecine à

* Oscar, Grégoillet, Bernerette, Robinet, Fédora.

** Oscar, Michel, Grégoillet, Bernerette et Robinet, au fond; Fédora.

Bernerette. *(Bernerette se lève et descend avec inquiétude, en regardant Oscar. — Fédora va près de la fenêtre, au elle continue de lire.)*

OSCAR, *toujours assis.*
Quels livres de médecine?... *(Sur des signes de Bernerette.)*
Ah! oui... les Mémoires d'Alexandre Dumas... Je les lisais...
(Il se lève et passe à droite, près de Bernerette.)

ROBINEAU.
Les Mémoires d'Alexandre Dumas?... *(A part.)* As-tu fini!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAUL, puis MORISSET.

BERNETTE, *voquant entrant Paul.*

Tiens! monsieur Paul.

FÉDORA, *qui quitte la fenêtre.*
Paul!... Bonjour mon petit Paul. *(Elle va s'asseoir sur le fauteuil.)*

PAUL, *répond.*

Bonjour, mes amis.

OSCAR.
Ah! ça, que diable as-tu donc, toi? Tu négliges tes amis... tu vis solitaire... comme J.-J. Rousseau... tu te crois à Emmentville...

PAUL, *cherchant à prendre sur lui.*

Moi!... je n'ai rien... Que veux-tu que j'aie?...

OSCAR.
Toi, l'homme insouciant, le piocheur modeste... tu abandonnes tes livres et ta plume!

ROBINEAU.

Tu es amoureux, mon bonhomme!

TOUS.

Il est amoureux!...

OSCAR.
Je l'ai vu lorgner la dame du comptoir...

TOUS.

C'est ça!... c'est ça!...

PAUL.

Vous êtes fous!... *(Il remonte près de la table.)*

MORISSET, *entrant en chantant.*

Mequies-moi de ça } *(Bis.)*

Tra, la, la.

TOUS.

Viens, Morisset!... Bonjour, papa Morisset!

MORISSET.

Bonjour, mes enfants!... Oui, c'est moi, votre voisin du n° 27... Ah! quelle belle journée je viens de passer!... J'ai couru comme un omnibus!... J'ai revu Saint-Cloud... avec la lanterne... Vous ne savez pas?... J'ai dîné dans un restaurant à 40 sous... Ah! le vilain beetleck!... *(Se frottant les mains.)* J'ai donné dix francs au garçon!... et puis, j'ai voulu revoir Tivoli... mais... démoli!... n'y a plus personne!... Ce pauvre Tivoli... où j'ai tant dansé autrefois!... *(Chantant et dansant.)*

Et zig et zop, et filé et filé!

ROBINEAU.

Est-il gai!...

MORISSET.
Si je suis gai!... dites donc, mes enfants, vous ne me trouvez rien de changé!...

TOUS, *cherchant.*

Non!

MORISSET.

Regardez bien... mon gilet...

BERNETTE, *se levant et s'approchant de lui.*

Tiens! vous n'avez plus vot' montre!

MORISSET.

Ma toquante à répétition!... Vous ne savez pas où elle est?...

TOUS.

Non!

MORISSET, *avec un éclat de joie.*

Elle est où clou!

TOUS.

Ah!...

ROBINEAU.

Vous n'avez plus le sou?...

* Oscar, Fédora, Robinet, Bernerette.

** Robinet, Fédora, Oscar, Bernerette.

*** Robinet, Fédora, Paul, Oscar, Bernerette.

**** Robinet, Fédora, Paul, au deuxième plan; Morisset, Oscar, Bernerette.

***** Robinet, Fédora, Morisset, Bernerette, Oscar.

MORISSET, se frappant sur les poches.

Moi... j'ai de l'or dans toutes mes poches!... Ma foi, j'ai voulu m'offrir cette ancienne émotion... d'accrocher ma montre!... Je l'ai mise chez la veuve Flaucard, comme nous disions autrefois...

Ça se dit encore.

ROBINET.

Ça m'a fait plaisir... Rue des Blancs-Manteaux, dans le grand bureau... rien que ça!... Voilà un établissement qui n'a pas changé... c'est toujours plein!

Acte I. En scène je vous le dis.

J'ai mis ma montre au mont-d'or!
Comme au temps d'autrefois...
Tenez!... voici la reconnaissance!
(Il la montre.)
En sortant, j'étais enlaid!
Dans cet état que j'honore,
Comme autrefois, l'on m'a prêté...
Vrai!... je me suis cru jeune encore...
J'ai mis ma montre au mont-d'or!

Et allez donc!... Et allez donc!... Eh bien!... de quoi?... on ne va pas plus que ça!... On ne lui rien... on ne va nulle part ce soir... (Bernette passe à droite.)

OSCAR.

Impossible!... (Frappant sur son gousset.) la fin du mois.

MORISSET.

Comment! la fin du mois... nous ne sommes qu'au 8...

OSCAR.

Ça ne fait rien... la fin du mois commence le 4 ou le 5...

ROBINET.

Ah!... comme l'a dit Laroche-foucault, le grand Laroche-foucault: « On ne sera réellement heureux, que lorsqu'on touchera son mois toutes les semaines. »

ROBINET.

Eh bien! mes enfants, je fais une motion...

OSCAR.

A la tribune! (Fédora se lève.)

TOUS.

A la tribune! (Paul approche une chaise, et on fait monter Morisset. Paul s'assied ensuite sur la fauteuil à gauche.) ROBINET, s'asseyant sur le bord de la chaise, sur laquelle est assise Morisset.

La parole est à Morisset. — Article 4^{er}.

MORISSET.

Je propose, ce soir même, ici, un punch monstre... échantonné à profusion... cigares à discrétion, et tout le tremblement...

TOUS, levant le nez.

Aie! ôlé!...

MORISSET.

C'est moi qui paie!...

TOUS.

Bravo! bravo!

OSCAR.

Approbation générale... — Article 2.

MORISSET, toujours sur sa chaise.

On descendra immédiatement à l'estaminet faire les commandes... et inviter toute la bande joyeuse.

TOUS.

Bravo!... Bravo!...

OSCAR.

Vive Morisset!

TOUS.

Vive Morisset!

MORISSET.

Article 3. — Ah! il n'y en a pas!... (Il descend de sa chaise, que Robinet va replacer près de la table. — Bernette remonte.)

FÉDORA.

Qui m'aime me suive! (Elle remonte.)

OSCAR, bas à Morisset.

Dites donc, papa Morisset... restez avec Paul... je ne sais pas ce qu'il a dans les idées... Interrogez-le... Bien sûr il a un secret.

MORISSET, lui serrant la main.

Je le saurai.

TOUS, redescendant.

A l'estaminet!... et vive le punch!

ENSEMBLE.

Acte II. De la salle du soupé des fleurs.
Vive une nuit où le punch et l'amour,
Mélant en papillote
Le cœur et la tête,
Promettent de nous griser tout à tour,
Et jusqu'au retour
Du jour.

ROBINET.

Joyeux amis,
Peuple nous serons réunis,
Jusqu'à demain
Nous rattrapons le verre en malade.

Aimez!

OSCAR.

Rions!

ROBINET.

Boivons!

OSCAR.

Chantons!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Vive une nuit, etc.

(Robinet, Oscar, Bernette et Fédora sortent en poilsant. — Morisset est resté jusqu'à la porte et les regarde partir. — Paul, resté aussi, — Fédora la suit. — Noémie est entrée dans le compartiment de droite avec Grenouillet par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

PAUL, MORISSET, à gauche; NOÉMIE et GRENOUILLET,

à droite.

NOÉMIE.

Ah! ça n'est pas le grand escalier...

GRENOUILLET, portant une malle.

Non, Maman... c'est l'escalier de service. (Il pose la malle de Noémie et lui montre la porte de droite.) — Le lit dans ce cabinet.

NOÉMIE.

C'est bien.

MORISSET, quittant la porte du fond.

Quelle bonne gâtée!... (Après avoir Paul sur sa chaise.) Ah! ah!... (Il s'approche de lui tout doucement.)

GRENOUILLET, à Noémie.

Adieu, Mademoiselle...

NOÉMIE.

Adieu, monsieur Grenouillet. (Grenouillet sort par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins GRENOUILLET.*

NOÉMIE.

Faisons bien vite mon petit emménagement.
(Pendant la scène suivante, elle va et vient, prend ses effets dans sa malle, les place au porte-manteau du fond; puis porte la malle dans le cabinet à côté, etc.)

PAUL, à lui-même.

Ne plus la revoir!...

MORISSET, lui frappant sur l'épaule.

Et qui donc ça?

PAUL, se retournant.

Monsieur Morisset! (Il se lève.)

MORISSET.

Paul, donne-moi d'abord la main...

PAUL.

La voici, monsieur Morisset.

MORISSET.

Parce que vous me voyez rare et me rajeunir... autant que possible, ne croyez pas que je sois indigne de recevoir vos petites confidences.

PAUL.

Comment?...

MORISSET.

A vingt ans, c'est si lourd d'avoir un secret à soi seul... — Voyons, contez-moi ça... vous êtes amoureux.

PAUL.

Oui... d'un amour sans issue, sans espérance.

* Paul, Morisset, Noémie.

* Robinet, Fédora, Paul, près de la table; Morisset, Oscar, Bernette.
* Paul, Fédora, Robinet, Morisset, Oscar, Bernette.

MORISSET.

Quelle grande dame, que vous avez vue au balcon des Italiens, et dont vous avez suivi, en courant, la riche voiture, vous, pauvre jeune homme!... Je connais ça... j'ai tant suivi de voitures... Tenez... un soir, j'en ai suivi une deux heures trois quarts...

PAUL.

Une grande dame!... oh! non... c'est une simple ouvrière.

MORISSET.

Peste! c'est bien plus dangereux.

PAUL.

La première fois que je la vis, ce fut pour... l'insulter!... elle, une orpheline!

MORISSET.

Ah! elle est orpheline!... (À part). Elles sont toutes orphelines.

PAUL.

Mais j'avais toujours devant les yeux cette émotion et vraie, et ces grands yeux noirs, qui me reprochaient doucement ma faute. — Et ne pas savoir sa demeure, pour la supplier à mains jointes, à deux genoux de me pardonner... Oh! j'aurais été si heureux de me faire tuer pour elle!

MORISSET.

Parbleu!... on veut toujours se faire tuer... pour elle!... j'ai voulu aussi me faire tuer pour elle, moi, dans mon temps.

PAUL.

Je m'espérais que dans le hasard... pour la rencontrer... je courais les rues... comme un fou... Enfin, un soir...

MORISSET, riant.

Ah! il y a un soir!

PAUL.

Un soir... je la vis... je l'escortai... de loin. — Soudain, un méchant lui prit grossièrement la taille... cette taille si jolie, si fine... Oh! mon cœur bouillait de joie... je pouvais la venger... Je sautai sur mon individu... et... je vous dirai que je suis très-fort, monsieur Morisset... (Il se prend le menton).

MORISSET, souriant et accoutant sa main.

Je m'en aperçus bien... PAUL!

PAUL.

Après?... Je restai seul avec elle. — « Merci, Monsieur, me dit-elle d'un son de voix admirable, merci... je vois que vous êtes un bonnet jeune homme. L'oubli tout... Dites-moi le nom de celui pour qui je n'ai plus à avoir que de la reconnaissance. — Je m'appelle Paul Bénard, Mademoiselle... et vous? — Moi, je m'appelle Noémie, adieu, Monsieur... et à merci! » Elle me tendit sa main... que je serrai dans la mienne... puis, elle me quitta. Moi, cloué à ma place, je la suivis du regard... longtemps... bien longtemps... puis, elle disparut à l'angle de la rue... Plus rien! rien... que son souvenir!

AUX D'YVES.

Et maintenant, je la revois sans cesse,
Sa pure lueur en tous lieux me poursuit.
C'est Noémie, sage de ma jeunesse,
Qu'un sang d'ur me présente la nuit.
C'est Noémie... elle vivait... et pardonne...
Mais le réveil la voit s'évanouir...
Premier amour! c'est lui seul qui nous donne
Une espérance avec un souvenir!
Où, cet amour est le seul qui nous donne, etc.

MORISSET.

Peste! vous êtes très-prise... mon cher Paul, prenez garde!... ces amours-là sont bien dangereuses... et brisent souvent un avenir... Tenez, moi qui vous parle... j'ai été comme vous... j'ai aimé une petite ouvrière qui m'aimait bien aussi. — Enfin, je fus reçu avocat... à 32 ans... Il était temps... pas vrai?... Ma famille me rappelait, mais Marguerite, la bonne Marguerite, qui m'avait tout sacrifié, me disait : « Reste... » — Dame! j'hésitai longtemps... Mon père m'écrivait lettre sur lettre... je lutais... puis, un jour, je portai, sans rien dire, abandonnant Marguerite, notre mariage et notre amour. — Une bonne résolution me sauva d'une folie... (Mouvement de Paul), car c'est une folie, mon cher Paul... Il n'y a de vrai dans la vie, que la famille, que la position, que la considération autour de nous... Je sais bien que c'est dur, cruel, d'immoler son cœur... mais il le faut... (Lui serrant la main). Je l'ai fait, moi! (La nuit vient peu à peu).

PAUL, pensif.

Pauvre Noémie!

MORISSET, pensif.

Pauvre Marguerite!

(Les deux hommes, tout rêveurs, se tiennent la main.)

FEDORA et LES AUTRES, dans la rue.

AUX CASSAS.

Larilla, fia, fia,
Larilla, fie, fie, etc.

(Bientôt du dehors).

MORISSET, ** errant à gauche.

Tenez... voilà ce qu'il y a de mieux. À votre âge... c'est de rire et de chanter des Larilla fia... Allons, mon cher Paul, il faut vous distraire...

PAUL.

Je ne la verrai plus!

MORISSET.

Raison de plus pour s'étourdir... pour s'amuser... (Lui présentant son porte-cigares.) Prenez un cigare.

(Pendant ce jeu de scène, la scène continue dans le compartiment de droite.)

NOÉMIE, ** sortant du cabinet.

Là!... tout est en ordre...

MORISSET.

Donnez-moi du feu. (Ils allument leur cigare avec des allumettes qui sont sur le buffet.)

NOÉMIE.

C'est drôle que, malgré moi, je pense à ce jeune homme... Paul... c'est un bien joli nom... comme il me défendait!... comme il m'a protégé... (Pensive.) S'il m'aimait pourtant... oh!... chassons ces idées...

MORISSET.

Et vous me promettez de ruer... de boire du punch avec moi?

PAUL.

Je vous le promets.

NOÉMIE, prenant un petit poquet.

Quel ennui d'être obligé de sortir pour reporter mon ouvrage... Enfin, puisqu'il le faut...

(Elle sort par la fond. La nuit est tout à fait venue. On entend des cris dans la coulisse de gauche.)

SCÈNE X.

OSCAR, ROBINEAU, MORISSET, BELAMY, JOLIVET, PAUL, BERNERETTE, FEDORA, ainsi des deux sexes, puis MICHEL.

VOIX dans la coulisse.

Place! place!
(Tous le monde entre, formant une sorte de cortège. Fedora et Bernerette ont les premiers, portant chacune son cuiller à punch. — Vient ensuite Robinseau, portant un pain de sucre avec Oscar qui marche comme un Chinois, un paquet de cigares à chaque main; puis Jolivet et Belamy portant une table sur laquelle brûle un grand bol de punch et des verres avec un plateau. Les deux sexes suivent; deux d'notes eux portent chacun un plateau allumé qu'ils posent sur la table, que Ton a placée au milieu de la chambre. — Le compartiment de gauche s'éclaircit et celui de droite reste obscur.)

CROEUR.

Aux : Des chevaliers d'Acuel (de la Dame Blanche).

Marchons, marchons, place!

Voilà le punch qui passe.

Marchons, marchons!

Plus tard nous le dégusterons.

MORISSET, ***

Fixe! (C'est à ce moment qu'un pose la table.)

FEDORA.

Eh ben! et le deuxième bol!

MORISSET, *** entrant.

Voilà! voilà! (Il apporte un second bol flamboyant qu'il met sur la table.)

TOUTS.

Michel! vive Michel!

MICHEL, avec intention en regardant Fedora.

Où!... que voilà...

Brûle de bois de feu que je n'en allumai.

(Il remue le punch.)

ROBINEAU.

Je propose d'inviter Michel!

* Morisset, Paul.

* Morisset, Paul, Noémie.

* Morisset, Bernerette, Oscar, Jolivet, Belamy, Robinseau, Fedora.

Paul.

* Morisset, Bernerette, Oscar, Jolivet, Michel, Belamy, Robinseau, Fedora, Paul.

Adopté.

TOUS.

MICHEL, regardant Fedora, à part.

Rester près d'elle ! (Haut.) Mais c'est que je suis seul en bas.

ROBINEAU.

Bah !... le patron y est... il servira.

MICHEL.

Tiens, c'est vrai... Enfoncé le patron !

TOUS.

Enfoncé le patron !

MORISSET.

Et maintenant du punch... de la galé ! (Michel verse le punch.)

TOUS, prenant des verres.

Du punch et de la galé !

OSCAR.*

Je propose de chanter nos amours...

ROBINEAU.

Les amours de Paris !

TOUS.

Ça y est.

MORISSET.

Sur quel air ?

BERNARDETTE.

Sur celui qu'on veut... chacun improvise son petit couplet.

(Un ami remet à Robineau la guitare qu'il a été chercher au fond, un autre le cor de chasse à Fedora, qui remonte et passe à gauche. Oscar va décrocher une clarinette à gauche ; Juliet et un autre approchent la table de gauche qu'ils placent à une petite distance de celle où est le punch. Paul et un ami approchent le buffet qu'ils placent parallèlement à la table de Juliet.)

POSITION DES PERSONNAGES :

Morisset (à gauche), Belamy, une demoiselle (assise dans le fauteuil), Joivet et Fedora (assis sur la table qu'on a approché), Oscar, (assis par terre, sur un petit tabouret devant la table), Michel (debout derrière la table, devant du punch à dextres reprises), Robineau (debout), un ami et Paul (assis sur le buffet qu'ils ont avancé), Bernadette (assise à droite, sur une chaise), les autres, diversement groupés.

Tous ces mouvements se sont exécutés vivement et brièvement.

ROBINEAU.

Fichtre !... la guitare n'est pas juste.

TOUS.

Ça ne fait rien.

OSCAR.

Robineau, donne-nous le la... (Robineau pince une corde qui rend un son discordant ; Oscar et Fedora font des courtes sur leurs instruments). Nous sommes d'accord... merci, ma vieille... Allons-y...

ROBINEAU, montant sur une chaise et s'asseyant sur le dossier.

RÉCITATIF COMIQUE.

Attention ! Mesieurs, veuillez que je commence...

Puisque notre cause est en train,
Improvisez sur des airs de romances,
Et répétez chaque refrain.

(Fedora donne du cor et fait un œuse, Oscar en fait autant sur sa clarinette).

FEDORA, chantant.

Commence donc, mon vieux, sur s'importe quel ton,
Nom le ferons chorus, voy-j, nous écoutons :

(Nouveaux couplets d'Oscar et de Fedora).

ROBINEAU.

AIR : Démon de la nuit.

Vous avez tous connu Lisette,
Gentil démon à l'air si fin ;
Cette sémillante gracieuse
S'est envolée un beau matin.
Aujourd'hui, tout Paris l'admire ;
Elle brille au quartier Breca ;
Elle a veillé et endormie ;
Elle a sa loge à l'Opéra.
Drin, drin, drin, drin, etc.

CHOEUR.

Drin, drin, drin, drin, etc.

* Bernadette, Oscar, Morisset, Michel, Robineau, Fedora, Paul ; les autres au deuxième plan.

A Fedora !...

ROBINEAU.

FEDORA.

AIR COME.

A ! vous dirai-je, mes enfants,
Ce qui cause mon tourment :
Un soir d'une semaine dernière,
En vint au théâtre d'Alcazar,
M'offrir son cœur et sa main,
Mais j'ai répondu soudain...
J'ai dit bon soir
Dans ma tabourette,
J'ai dit bon soir,
Te d'ce verra pas.
TOUS.
J'ai dit bon soir
Dans ma tabourette,
J'ai dit bon soir,
Te d'ce verra pas.

FEDORA.

A monsieur Oscar !

Oscar, se levant et se mettant à genoux sur son tabouret.

AIR COME.

Ma voisine, un' flûte,
Qui d'œur sur mon palier,
D'une façon légère
Se voyant oublier ;
Pour peindre l'infidèle,
Acheta du charbon,
Et s'acheta chez elle,
En murmurant, dit-on...
Marie, trempe ton pain (Ter.)
Dans la sauce !

TOUT.

Marie, trempe ton pain (Ter.)
Dans le vin !

ROBINEAU.

Au papa Morisset !...

TOUS.

Oui, oui !...

MORISSET.

Et je ne me fais pas prier. (Il prend la canne de Belamy et se met de lui comme d'une contrebasse pour s'accompagner, avec la canne en guise d'archet).

MORISSET.

AIR COME.

Bouton de rose,
Adieu jura d'm'aimer toujours
Ete fui bête, je la suppose,
Mais d'être pendant huit jours...
Sur l'air de l'ira, la, la... (Bis.)

TOUS.

Sur l'air de l'ira, deri, dera,
La, la, la !

TOUS.

Bravo, Morisset !...

MORISSET.

Allons, au tour de Michol !

TOUS.

A Michel !...

MICHEL (avec infatigable en regardant Fedora.)

AIR : Oh ! dis-moi, douce Marie.

Moi, j'adorais une femme,
Cet amour brûlait mon âme,
Je lui dictais ma romance,
Elle me dit d'as de ces voix :

FEDORA, l'interrompant.

Ah ! c'est-à-dire,

Quel piff' qu'il a.

Ah ! c'est-à-dire, quel piff'...

TOUS.

Ah ! c'est-à-dire,

Quel piff' qu'il a !

Ah ! c'est-à-dire, quel piff' !

Quel piff' ! (Bis.)

ROBINEAU.

Personne ne réclame plus la parole. — Morale de la chose !

AIR : Du Démon de la nuit.

Ne demandons pas l'impossible !

Les pratiques ont leur gain !

Mais leur cœur, toujours assoupli,

Lui peu ou d'un fidèle.

SCÈNE XI.

BELAMY, OSCAR, FÉDORA, BERNERETTE, MICHEL, ROBINEAU, dans le compartiment de gauche; PAUL, endormi dans le compartiment de droite.

Je suis morte ! (Oscar lui avance le fauteuil, elle tombe dedans.)
BERNÉTE, se jetant sur le lit.

Étouffez. (Belamy s'étend sur la table à gauche.)

OSCAR, allant près de Robinreau.

Tu prends mon lit, toi.

BERNÉTE, poussant Michel qui s'était assis sur une chaise.

Les seigneurs aux dames. (Elle s'assied à sa place.)

MICHEL, tombant assis par terre.

Avec plaisir... patron.

OSCAR, cherchant.
Où est donc Paul ? (Il entre dans le compartiment de droite.)
Tiens, il s'est endormi... (Musique à l'orchestre jusqu'au baiser du radeau.)

PAUL, réveillé.

Toi... toi... toujours... je t'aime...
OSCAR.

Il réve à la dame de compagnie... laissez-le dormir... et pour qu'on ne le trouble pas... (Il rentre et ferme la porte de communication, en tirant un verrou. Le compartiment de droite redevient tout à fait obscur. Voyant tous ses amis diversément groupés et assoupis.) Tiens, ils ont clos leur paupière... je vas en faire autant. (En cherchant, il renverse la bougie qui est restée sur la table du fond. — Nuit complète partout. — Puis, il prend une chaise qu'il adosse au fauteuil de Fédora et s'assied.)

BERNÉTE, sur le lit.

Oscar, passe-moi la guilaise.

OSCAR.
Tout à l'heure... Bonsoir la compagnie... (Moment de silence, puis on entend rouler Fédora. — S'endormant.) Entrez... tiens... que je suis bête ! c'est Fédora qui ronfle !
(On entend sonner minuit à une horloge lointaine.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, NOÉMIE

(Une clef tourne dans la serrure du compartiment de droite. Entre Noémie, une bougie à la main. Paul est placé dans le fauteuil de manière à ce que Noémie ne puisse le voir. Le cabinet s'éclaircit un peu.)

NOÉMIE.
Là... je suis chez moi, enfin !... Minuit !... (Elle retire la clef et ferme en dedans, puis elle pose son bougeoir sur la table.)
Quelles courses !... ah ! le sommeil me gagnait en route... (Elle dit son chapeau.) Et dire que de demain à 7 heures, il faut que je sois à l'atelier... oh ! c'est bien triste de vivre ainsi ! ah ! quand pourrai-je rentrer dans cette petite chambre où je suis née !... ce vilain propriétaire !... pour deux termes !... me rendre mes meubles !... Enfin, reposons-nous... et oublions !

PAUL, rêvant.

Noémie !

NOÉMIE, effrayée.
Ah ! mon Dieu... ou a prononcé... mon nom... Oui !... (Elle sent rapidement la bougie, va au fauteuil, reconnaît Paul et pousse un cri.) Ah ! La bougie lui tombe des mains et s'éteint. Obscurité.)

PAUL, se réveillant au cri de Noémie.

Mon Dieu !... ça cri... (Il se lève.)

NOÉMIE, tremblante.

Monsieur... que faites-vous ici ?

PAUL.

C'est elle !... Noémie... c'est vous...

NOÉMIE.

Comment êtes-vous chez moi ?

PAUL.

Noémie... si vous saviez... (En tisonnant dans l'ombre, il saisi sa main.) Ah !

NOÉMIE, passant à droite.

Monsieur Paul...

* Belamy, Fédora, Bernerette, Michel, Oscar, Robinreau, Paul.
* Belamy, Fédora, Oscar, Bernerette, Michel, Robinreau, Paul.
* Belamy, Fédora, Oscar, Bernerette, Michel, Robinreau, Noémie, Paul.

PAUL.

Noémie... ne sais-tu pas que je t'aime ?...

NOÉMIE, tombant à genoux.
Monsieur Paul... oh !... tenez... si vous m'aimez, partez... et moi aussi, je vous aimerai bien...

PAUL.

Si je pars... ton amour... et si je reste... (Il lui tend les bras.)

NOÉMIE, agenouillée.

Mon mépris.

(Moment de silence.)

PAUL, à part.

Son mépris !... (En tisonnant, il se dirige vers la porte du fond. — Arrivé là, il l'ouvre et voit le ciel.) Noémie... vous le voyez... je vous aime !... et je vous aimerai toujours !... (Il sort.)

NOÉMIE (courant fermer sa porte et envoyant un baiser vers l'endroit par où Paul est sorti.) Et moi aussi, Paul... je t'aime !

OSCAR, endormi, entendant rouler Fédora.

Entrez !

Avec plaisir, patron !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Chambre simplement meublée, mais très-propre. — Porte au fond. — Portes latérales à droite et à gauche. — A droite, dans le pan coupé, une fenêtre à quatre-vingt ans, ornée de fleurs, enl'antre des roses et des geranées. — Sur le devant, à droite, deux chaises, à côté l'une de l'autre. — A gauche, un guéridon avec papier, plumes et encre. — Au fond, à droite de la porte d'entrée, une commode, à gauche un secrétaire : de vases sur le secrétaire et sur la commode. — Quelques gravures encadrées. — Chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

NOÉMIE, puis PAUL.

NOÉMIE, achevant de ranger sur la commode et fredonnant :

Chante à ma fenêtre,

Petit, si j'ai que pour...

PAUL, ** entrant par le fond, des deux sous le bras.

Bonjour, ma jolie voisine.

NOÉMIE.

Bonjour, mon voisin.

PAUL, posant ses livres sur le guéridon.

Vous ne travaillez pas ?...

NOÉMIE.

Non... je chantais... (Elle vient s'asseoir sur une des deux chaises à droite, et prend son autre broderie à laquelle elle travaille.) Je suis si heureuse d'être enfin rentrée dans ma petite chambre... c'est celle que j'habitais autrefois avec ma mère... et quand je pense qu'il m'avait fallu la quitter... qu'on a failli vendre mes meubles...

PAUL, s'asseyant sur la chaise qui est à côté de Noémie.

Heureusement que tout est réparé.

NOÉMIE.

Où, grâce à mon travail... on travaille si bien, quand le cœur est content... et je ne sais pas pourquoi... mais, depuis que je vous connais, je chante toujours...

PAUL, lui prenant la main.

Chère Noémie !...

NOÉMIE.
Avez-vous des nouvelles de notre ancien voisin... M. Morisset ?...

PAUL.

Je suis passé chez lui ce matin... on m'a dit qu'il partait aujourd'hui même pour Montpellier.

NOÉMIE.

Et il n'est pas venu me voir... oh ! c'est très-mal !...

* Belamy, Fédora, Oscar, Bernerette, Michel, Robinreau, Paul.

** Paul, Noémie.

PAUL.

Il ignore sans doute votre nouvelle adresse. (Il lui embrasse les mains.)

NOÉMIE.

Voyons, Monsieur, finissez-vous... vos livres... travaillez... (Paul se lève et va s'asseoir auprès du guéridon, on se prend un livre.) Moi, je vais arrosier mes fleurs... (Elle se lève, prend un carafe sur la commode, et va vers sa fenêtre.) Comme tout est joyeux autour de nous... voici venir l'automne, et les oiseaux chantent comme aux premières feuilles de mai. (Chantant tout en arrosant ses fleurs.)

Aix souvenirs de M. Basile.

Chantez à ma fenêtre;

Petite ayez pas peur,

Et vos rêves, peut-être.

Ne perdez pas l'espoir.

Mangeons des pommes les premiers jours,

Pour vous élever les fleurs nouvelles,

Que vous effleurez de vos ailes,

En me racontant vos amours,

Remuez des brins de jour.

Chantez à ma fenêtre, etc.

La, voilà qui est fait. (Elle remet sa carafe sur la commode.)

PAUL, à part.

Bonne Noémie!... la quitter!... panna!... Noémie, mettant son châle, qu'elle prend sur une chaise, entre la commode et la porte.

Et maintenant, Monsieur, j'en suis bien fâchée pour vous... mais il faut que je sorte... que finisse à mon magasin...

PAUL, se levant.

Ah!... Justement, j'ai... j'ai des lettres à mettre à la poste... voulez-vous me permettre de vous accompagner?...

NOÉMIE, indignement.

Dame!... si vous avez des lettres à mettre à la poste... mais, venez... car c'est très-pressé...

PAUL.

Me voici!

(Ils sortent par le fond, la porte se referme. — Musique d'orchestre. — La scène reste vide un instant; puis on voit s'entr'ouvrir la porte de gauche, et Michel paraît.)

SCÈNE II.

MICHEL, puis MORISSET.

MICHEL, seul.

Personne!... on peut entrer!... (Il entre, va écouter à la porte du fond et redescend.) Je ne suis pas curieux... mais je voudrais bien savoir pourquoi M. Morisset a fait démailler cette chambre... Je l'ai laissée dans l'escalier... il s'arrête à chaque étage... à chaque fenêtre... (sifflant Morisset.)... Je le reconnais... je le reconnais en la... et j'ai dit... et j'ai dit... il est ocrose, ce bonhomme, avec ses souvenirs de jeunesse... mais que vient-il faire ici... sa quinzième étage d'un méchant licoque de la rue de l'Arbre-sec?... il m'a fallu l'y conduire... (pleurant.)

« Nourri dans le sérail, j'en connais les détours. »

Je connais les nœuds le portier... et, en lui offrant de partager avec moi les vingt francs de M. Morisset... (Fogant Morisset qui entr'ouvre la porte de gauche et se montre.) Eh! arrivez donc!

MORISSET, sur le seuil de la porte, à demi-voix.

Tu es seul?

MICHEL.

Complètement.

MORISSET, entrant tout à fait.

C'est bien... laissez-moi... vas m'attendre en bas... cinq minutes seulement... (Il passe à droite.)

MICHEL.

Je vous demandai même de m'en aller tout à fait... je rêdo à Chanteresse à midi... (regardant à sa montre.) Et comme il est deux heures...

MORISSET.

Vas!... (lui donnant une pièce d'or.) Je redescends bientôt.

MICHEL.

Une re-pièce d'or!... merci, bon vieillard, merci!... (désignant.)

« C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux. »

(Il met la pièce d'or dans sa poche et sort par la gauche.)

* Morisset, Michel.
* Michel, Morisset.

SCÈNE III.

MORISSET, seul, posant la main sur son cœur.

Ah!... le cœur me bat!... encore un souvenir!... le dernier... et le plus cher!... cette chambre... c'était celle de Marguerite... et je n'ai pas voulu quitter Paris sans la revoir!... (regardant autour de lui.) Oui... la voilà bien... la petite croisée... (S'approchant de la fenêtre.) Des fleurs... comme autrefois... des roses... des pervenches... les fleurs qu'elle aimait... ah! d'ici j'aperçois mes fenêtres... celle d'où je la vis pour la première fois... (Revenant en scène, et descendant la chaise près du guéridon.) Voilà la place où elle était, lorsqu'elle me dit ses dernières paroles : « Ne m'abandonne pas, ou je mourrai!... » (s'exclamant et qui l'enlève plus attentivement.) C'est singulier... ces meubles... mais... on dirait... ah! je suis fou!... rien n'est changé... (montrant la porte à droite.) Cette porte... celle de sa chambre... au-dessus de son lit était son portrait... son portrait que j'y avais placé moi-même... (En disant ces mots, il a entr'ouvert la porte et aperçu le portrait... avec stupeur.) Oh! c'est impossible!... il y est encore!... non!... mais, oui... ce portrait!... c'est le sien!... (Pendant qu'il regarde avec la plus vive émotion, Noémie entre par le fond, sans être vue de lui.) Ah! mon Dieu!...

SCÈNE IV.

NOÉMIE, MORISSET, puis PAUL.

NOÉMIE, s'étonnée, à part.

Tiens!... M. Morisset... chez moi!... (Elle s'approche de lui tout doucement, s'appuyant sur son épaule et lui dit à demi-voix.) N'est-ce pas qu'elle était bien belle, ma mère?

MORISSET, frappé.

Votre mère?...

NOÉMIE.

Mais, sans doute, monsieur Morisset... qu'y a-t-il là d'étonnant?... vous savez bien que vous êtes chez moi.

MORISSET, surpris.

Chez vous?...

NOÉMIE.

Mais, oui...

MORISSET, cherchant à se remettre.

C'est vrai... oui... je...

NOÉMIE.

Qu'avez-vous donc?

MORISSET, tremblant.

Rien... rien, mon enfant... une ressemblance... (à part.) Sa mère!

PAUL, s'entrant par le fond et venant à Morisset.

Ah! monsieur Morisset! je pensais bien que vous ne partiriez pas sans venir dire adieu à Noémie...

NOÉMIE.

Et, pour son part, je vous en remercie.

BERNARDTE, en dehors.

Je vous dis que non!

BOURNEAU, de même.

Et moi, je vous dis que si!

NOÉMIE.

Quel est ce bruit?...

PAUL.

Robinseau et Bernardette qui montent l'escalier en se disputant. (Il remonte... Morisset passe à gauche et a prendre son chapeau qu'il a déposé, en entrant, sur le guéridon.)

NOÉMIE, à Morisset.

Comment? vous parlez déjà?...

MORISSET.

Oui... quelques affaires... mes préparatifs de voyage... mais... je reviendrai... (bas à Noémie.) Noémie... il faut que je vous parle... à vous... à vous seule...

NOÉMIE.

Volontiers... monsieur Morisset...

MORISSET, bas.

Ici... dans une heure... (On entend de nouveaux la voix de Robinseau et de Bernardette.)

PAUL, s'avançant, et allant ouvrir la porte de gauche.

Tenez, prenez par le petit escalier si vous ne voulez pas tomber en pleine dispute.

* Noémie, Morisset.
* Noémie, Morisset, Paul.
* Morisset, Noémie, Paul.
* Paul, Morisset, Noémie.

Cambridge University Library

Adieu, Noémie... adieu, Paul... (Il va à la porte de gauche.)

PAUL. *Il prend la main.*
Vous savez que nous lions vous voir à la diligence. (Morisset sort vivement par la porte de gauche; que Paul referme; au même instant, Robineau et Bernerette entrent par la fenêtre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERNERETTE, ROBINEAU.

ROBINEAU, entrant le premier.*

(Avec colère.) Et moi, je vous dis que vous fréquentez des journalistes.

BERNERETTE.

Laissez-moi donc tranquille... C'est bête comme tout, ce que vous me dites là.

ROBINEAU.

C'est possible... mais ça est ! et j'écrirai à Rome !..

PAUL.

Voyons... voyons... on se querelle !

BERNERETTE.

C'est Robineau qui ne sait ce qu'il dit. (Elle remonte et passe près de Noémie.)

ROBINEAU.**

Ah ! vraiment !... (A Paul.) Figure-toi que Mademoiselle ne me parle plus qu'en phrases de journal... Que la presse est un troisième pouvoir dans l'État... et que la nouvelle police est de deux hommes d'esprit qui prendront leur revanche.

BERNERETTE.

Eh ! ben, après ?... C'est Dupont qui m'a prêté... la Patrie... Il l'a été tous les jours... Ou ne peut donc plus acheter la Patrie, à présent ?

ROBINEAU.

Ah !... Et c'est Dupont qui a fourré dans les poches de vos robes les prospectus que voilà ! (Il montre des imprimés qu'il tire de sa poche.)

BERNERETTE, à part.

ROBINEAU, honte.

u Le Chaos social... journal de l'avenir, rédigé par un M. Brismache... Bernerette, je vous répète que vous fréquentez des journalistes... et c'est une vilaine société... pour une blanchisseuse de Su... — Ah ! si vous faisions des vaudevilles !

Noémie, s'interposant.***

Où ! monsieur Robineau ?

ROBINEAU.

Vous ne pouvez pas me comprendre, mais je suis sûr de ce que je dis... — Voyez-vous, Bernerette, c'est une très-singulière fille.

BERNERETTE.

Dites-donc, mon bon !... vous n'êtes pas poli dans votre verbe ! (Elle va s'asseoir à droite.)

ROBINEAU.

Elle n'a pas de langage à elle.

BERNERETTE.

Comment !... comment ! (Noémie vient s'asseoir près d'elle et cherche à la calmer.)

ROBINEAU.****

Elle emprunte celui des gens qu'elle fréquente. (A Paul.) Avant le départ de Martoulin, elle ne parlait que musique... lécorde, dièse, bémol, soupir... puis tard, elle a parlé médecine.

BERNERETTE, assise.

Eh bien ! puisque c'était Dupont...

ROBINEAU.

Silence !... — Une autre fois, elle a parlé pharmacie.

BERNERETTE.

Ah ! ça... c'était le pharmacien du coin...

ROBINEAU.****

Silence !... — J'ai le dire à Rome !... Je ne suis pas dupe de vos explications... Vous vous taisez vous-même... Prenez-vous-en à votre nature, qui fait qu'un peu d'eau ou une femme, vous êtes un écho, un perroquet, un cacahoué !..

BERNERETTE, se levant furieuse.

Cacahoué !... (Noémie se lève aussi et veut la retenir.)

* Morisset, Paul, Noémie.

** Paul, Bernerette, Robineau, Noémie.

*** Paul, Robineau, Bernerette, Noémie.

**** Paul, Robineau, Bernerette, Noémie.

ROBINEAU.

Où, cacahoué !

BERNERETTE, éclatant.

Cacahoué... vous-même... entendez-vous ! (Elle remonte à gauche.)

NOÉMIE, la suivant.

Bernerette !

BERNERETTE.

Cacahoué ! (Noémie et Bernerette sortent par la gauche.)

SCÈNE VI.

ROBINEAU, PAUL.

PAUL, qui était remonté un peu.

Tu l'as échoué...

ROBINEAU.

Ah ! ça m'est bien égal ! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Tiens... voici une lettre que le père Grenouillet a reçue pour toi. (Il la lui donne.)

PAUL, reconnaissant l'écriture.

De ma mère ! (Il l'ouvre.)

ROBINEAU.

Eh bien !

PAUL, parcourant la lettre.

Ah ! mon Dieu !... ma mère gravement malade... elle me supplie de partir...

ROBINEAU, prenant la lettre.

Permet, mon vieux...

PAUL.

Quitter Noémie !... Oh ! jamais !

ROBINEAU.

Tu refuses ? Noémie n'est pas ta maîtresse...

PAUL.

C'est vrai... mais... (Avec embarras.) D'ailleurs... ce procès me retient.

ROBINEAU, lui prenant la main.

Ce procès ?... Paul, il y a quinze jours que tu l'as gagné !..

PAUL.

Moi !

ROBINEAU.

Je le sais. — Vois-tu, mon vieux ; moi, je suis un hambocheur, un vireux... un pilier d'est manet... je joue la décompte avec le premier venu... je bois des chiques et je cabote des pipes... mais il y a un cœur là-dessous, et ce cœur est au service de mes amis, comme tout ce que j'ai. Eh bien ! en ce moment, je le parle avec mon cœur, et je le dis : « Pour » Noémie, tu résiste... tu jettes ton avenir par la fenêtre comme » un cigare éteint. » — Prends garde ! Dans toutes les Noémies, il y a presque toujours la moitié d'une Bernerette !

PAUL.

Noémie est un ange ! j'écrirai à ma mère... (Il va s'asseoir à droite.)

ROBINEAU, mettant la lettre dans sa poche, à part.

Où ?... En attendant, consigne !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NOÉMIE et BERNERETTE, rentrant par la gauche.

NOÉMIE, introduisant Bernerette.*

Venez donc... et ne pleurez plus !

BERNERETTE, s'essuyant les yeux.

Cacahoué !

NOÉMIE, s'approchant de Robineau.

Monsieur Robineau, vous avez dit tout à l'heure à Bernerette un mot qui l'a blessée... soyez gentil. (Lui montrant Bernerette.) Allons !... (Elle le fait passer près de Bernerette et va à côté de Paul.)

ROBINEAU.*

Où ne fréquentera plus de journalistes... non ? — On ne fera plus le Chaos social dans ses poches... non ?... Alors, je retire mon mot de cacahoué.

BERNERETTE.

Et vous n'irez pas le dire à Rome ?

ROBINEAU.

Et je n'en ai pas le dire à Rome !..

* Bernerette, Noémie, Robineau, Paul.

** Bernerette, Robineau, Noémie, Paul.

A la bonne heure !

NOMIN.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FEDORA.*

FEDORA, en dehors,

(Chantant.)

Va dans une autre patrie,
Va cacher ton bonheur !...

(Entrant par le fond.) Bonjour mes enfants !... Ah ! je suis tout ému... Dire que c'est aujourd'hui que M. Oscar passe sa thèse ! Je viens de le voir !...

PAUL, qui s'est levé à l'entrée de Fedora.

Est-ce qu'il est déjà à l'école ?

FEDORA.

Pas encore... Il est dans sa chambre, se promenant de long en large, avec sa robe noire et sa toque... (A Noémie.) Ah ! ma biche, que ça lui va bien !

NOMIN.

Comment !... il est habillé ?...

FEDORA.

Des pieds à la tête...

ROBINEAU.

Il a la robe ?...

FEDORA.

Et la toque... Il les a envoyés chercher...

PAUL.

Quelle idée !

FEDORA.

Il prétend que s'il ne les avait mis qu'au moment de l'examen ça l'aurait intimidé... que, comme ça, il y sera habitué... (On rit.)

ROBINEAU.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Oscar !

FEDORA.

Du reste, vous allez le voir... Il doit prendre un fiacre, pour venir nous chercher ici... (Retourne de l'autre côté.) (Bonne nuit.) Et, tenez ! Je l'entends qui rumine dans le coléoptère... Ah ! je suis ému !

SCÈNE IX.

LES MÊMES**, OSCAR, en robe noire et en toque, suivi de GRENOUILLET, qui le considère avec étonnement. — (Oscar a une fluxion à la joue gauche, et tient son mouchoir dessus ; de l'autre main il tient un livre.)

ENSEMBLE.

Air : d'Armide.

C'est Oscar qui s'avance.

Puisse-t-il être, mes amis,

Admis !

Quelle noble assurance !

Et que ce costume lui va

Déjà !

FEDORA.

Ah ! monsieur Oscar ! (Oscar descend magistralement en scène ; Grenouillet descend à droite.)

ROBINEAU.

Est-il beau ? (Paul et Noémie vont s'asseoir à droite et causent tout bas.)

BERNETTE.

On dirait le commissaire au théâtre de Guignol.

FEDORA.

Merci... une marionnette !... (Bernette et Robineau remontent à gauche. — Bernette s'assied à droite du guéridon. — Robineau reste debout derrière.)

OSCAR.

Ah ! sapristi !... ma fluxion m'inquiète !

FEDORA.

Moi, je trouve que ça vous va bien... ça vous donne un petit air intéressant... Vous n'avez pas besoin de leur dire que c'est un coup de poing que vous avez reçu ce matin. (Fedora remonte près de Bernette.)

* Bernette, Robineau, Fedora, Nomin, Paul.

** Bernette, Robineau, Fedora, Oscar, Grenouillet, Noémie, Paul.

*** Bernette, Robineau, Fedora, Oscar, Nomin, Paul, Grenouillet.

OSCAR.

Parline !... Approchez, Grenouillet.

Grenouillet, s'approchant d'un air respectueux.

Ah ! monsieur Oscar.

OSCAR.

Vous pouvez m'appeler Docteur... j'y touche...

Grenouillet.

Ah ! Docteur... je baise votre robe... Si elle pouvait vous inspirer...

OSCAR.

Elle m'a inspiré... nous en causerons... une méthode à moi... dont je veux faire l'essai sur vous.

Grenouillet, à part.

Quel génie !

OSCAR.*

Satanée fluxion ! Dites-moi, Grenouillet, comment guéririez-vous une fluxion, vous ? (Il montre la sienne.)

Grenouillet.

Oh ! Docteur... vous le savez bien.

OSCAR.

Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

Grenouillet.

Rien de plus simple... avec une décoction de têtes de pavots.

OSCAR.

Ah ! ça suffira ?...

Grenouillet.

Très-bien... Vous vous guérirez toutes les dix minutes...

OSCAR.

Merci !

ROBINEAU, descendant avec Fedora et Bernette qui se lève, et tirant sa montre.

Oscar, voici l'heure. (Paul et Noémie remontent près de la fenêtre et ne prennent aucune part à la scène.)

OSCAR.

Ah ! le cœur me bat... malgré ma robe... Fedora, faites des vœux pour moi ! Si je suis reçu... je vous conduirai dans ma famille, et de là nous irons en Suisse.

FEDORA.

C'est ça... dans les beaux vallons de l'Helvétie !...

OSCAR, avec expansion.

Ah ! Fedora !...

FEDORA, de même.

Oh ! monsieur Oscar !...

FEDORA et OSCAR.

Air de *Isolée* (de M. Kriess.)

Où, nous irons flâner en Suisse,

A Zurich... ou bien s'importe où.

Hou, hou, hou, hou !

Sur la cime d'un précipice,

Quand nous d'irons nous égarer l'ou.

Hou, hou, hou, hou !

OSCAR.

Nous visiterons la chaumière

Où Guillaume Tell a fleuri,

En chassant tout le dur, ma chèbre,

Celui du mont-eur Hottel !

Ah !

REPRISE. — ENSEMBLE.

FEDORA, OSCAR.

Où, nous irons flâner en Suisse, etc., etc.

ROBINEAU, BERNETTE, GRENOUILLET.

Tous deux iront flâner en Suisse,

A Zurich... ou bien s'importe où.

Hou, hou, hou, hou !

Sur la cime d'un précipice,

Quand ils devraient s'y égarer l'ou.

Hou, hou, hou, hou !

ROBINEAU, regardant à sa montre.

Deux heures et demi !

OSCAR.

Bigre !...

ROBINEAU.

Parlons bien vite...

FEDORA.

Nous attendrons le résultat dans la cour.

PAUL, à Noémie, en fond.

Je les accompagne, et dans quelques minutes, je suis ici.

* Robineau, Bernette, Fedora, Oscar, Grenouillet, Noémie, Paul.

BOUVEAU, à part.

Fy sera avait toi, mon gaillard. (Haut.) Allons, en route, les enfants!

TOUS.

En route!

SCÈNE, à part.

Saluée fluxion, va!

ENSEMBLE.

AIR : *Polla da fin d'artifice.*

Allons vite à cet examen!
Mais nous sommes certains d'avance,
Qu'Occar, protégé par la chance,
Sera docteur dès demain.

(On sort par le fond. — Paul, qui a été reprendre ses livres sur le guéridon, sort le dernier, après avoir serré la main de Noémie.)

SCÈNE X.

NOÉMIE, puis MORISSET.

NOÉMIE, seule.

Ah! vite, reprenons mon travail... oh! l'estimable. Monsieur Morisset va sans doute revenir... comme il était tremblant, quand je suis entrée... il regardait le portrait de sa mère...

(La porte du fond s'ouvre, Morisset paraît.)

MORISSET, (à part) s'arrêtant au fond.)

Ils sont partis...

NOÉMIE.

C'est lui... Entrez donc, monsieur Morisset. (Morisset fait quelques pas, les yeux fixés sur Noémie.) Mais... comme vous avez l'air sérieux... auriez-vous quelque mauvaise nouvelle à m'apprendre?

MORISSET.

Moi! non, mon enfant.

NOÉMIE.

A la bonne heure!... mais sçavez-vous donc? (Morisset s'assied à droite, sur une chaise qui lui avance Noémie.)

MORISSET.

Noémie, votre main.

NOÉMIE, devant près de lui, et lui donnant la main.

Volontiers... oh! comme la vôtre est tremblante...

MORISSET.

Dites-moi... Noémie, votre mère se nommait Marguerite Duval?

NOÉMIE.

Oui, monsieur Morisset.

MORISSET.

Et vous avez dix-huit ans?

NOÉMIE, étonnée.

Oui, monsieur Morisset.

MORISSET, à part.

Dix-huit ans!... (Haut.) Vous l'avez connue, votre mère?

NOÉMIE, s'asseyant tout doucement sur le genou de Morisset.

J'avais huit ans, quand elle mourut!... ma pauvre mère!... elle était ouvrière comme moi. Un jeune homme l'aima... et en fut bien aimé... puis il partit... Ma mère lui écrivit lettres sur lettres... on ne répondit pas, monsieur Morisset, et pourtant, ce n'était pas d'elle seule qu'il était question dans ces lettres... Elle parlait de son enfant, de moi... car mon père avait quitté Paris... sans se douter... sans savoir...

MORISSET.

Ces lettres n'arrivèrent pas à leur adresse, sçavez-en sûre...

NOÉMIE.

Je ne sais... toujours est-il, que ma pauvre mère travailla pour elle et son enfant... et dame! on ne gagne pas lourd avec une aiguille, monsieur Morisset; si bien, que les journées ne suffisent pas à nos petites dépenses, elle passa les nuits... sa santé s'altéra... elle devenait pale et toussait beaucoup. Il vint chez nous un homme... un médecin, à ce qu'on disait, mais les remèdes qu'il prescrivait, étaient bien coûteux... ma mère ne les prit pas...

MORISSET.

Pauvre femme!

NOÉMIE.

Les choses allèrent quelque temps de la sorte. (Se levant.) Un jour, que je jouais dans la chambre (Morisset se lève.) ma mère poussa un cri... me tressaillant convulsivement dans ses bras,

comme si elle eût voulu m'attacher à elle pour toujours!... Une bonne voisine entra, et m'emmena chez elle. J'y restai trois jours, le quatrième, on me changea ma petite robe blanche contre une robe toute noire... Moi, je ne savais pas, je ne comprenais pas... mais le soir, comme je faisais tout haut la prière que m'avait apprise ma mère, la bonne voisine me dit : « Ma petite fille, ajoute quelques mots pour ta mère qui est dans le ciel » — dans le ciel! Oh! je compris alors ce que me voulait dire... Mon cœur d'enfant se serra bien fort... Monsieur Morisset, j'étais seule désolée... seule au monde... ma mère, (pleurant) ma pauvre mère était morte!... (Elle laisse tomber sa tête sur l'épaule de Morisset.)

MORISSET, à part, très-ému.

Oui, le travail et l'abandon l'avaient tuée!

NOÉMIE, essuyant de son mouchoir.

Mon Dieu!... je vous demandais pardon, monsieur Morisset, de vous raconter des choses aussi tristes...

MORISSET.

Pourquoi donc cela, mon enfant?... Mais je suis... votre ami. J'ai droit à de pareilles confidences... D'ailleurs, vous serez heureuse maintenant. Je connais votre père, Noémie, et...

NOÉMIE, avec fermeté.

Et moi, monsieur Morisset, je ne veux pas le connaître.

MORISSET.

Que dites-vous, Noémie!... refusez de voir, de connaître votre père!...

NOÉMIE.

Il ne doit y avoir, dans l'affection filiale, ni regrets, ni arrière-pensée. Et je serais une mauvaise fille, monsieur Morisset, car je penserais toujours à ce dernier baiser de ma mère. Quand j'étais petite, je lui demandais souvent le nom de mon père, pour le mêler à mes prières... « Demandez à Dieu de me le faire oublier », disait-elle... Toi ça doit être bien horrible... un enfant qui repousse son père... eh bien! il serait là... je versais des larmes dans ses yeux, comme j'en vois dans les vôtres...

MORISSET, lui tendant les bras.

Il vous tendrait les bras?...

NOÉMIE.

Il me tendrait les bras... comme vous le faites en ce moment!...

MORISSET.

Eh bien?...

NOÉMIE.

Eh bien! il me semblerait voir l'image de ma mère, se dresser entre nous deux, pour me dire... « Pas comme moi, Noémie, » travaille... ne demande rien à celui dont tu ne portes même pas le nom... et garde le double trésor de ton souvenir et de ton amour, à moi, à moi seule, qui ai veillé sur ton enfance, comme une mère, et qui veillerai encore sur toi, comme ton bon ange! »

AIR : *De Teniers.*

Aller, Monsieur, je souffrirai sans doute
En repoussant mon père... mais celui
Qui me laisse sans soutien sur la route,
In mon cœur est-il digne aujourd'hui!
Ce souvenir rend mon âme sévère...

MORISSET.

Non... votre arrêt le punit justement!
Après avoir abandonné la mère,
Mêner-on les larmes de l'enfant?
A-t-on le droit d'écouter son enfant?

NOÉMIE.

Et pourtant, j'ai bien besoin d'être aimée... Heureusement! que le ciel a placé Paul sur mon chemin.

MORISSET, riant.

Paul!... Oui, oui... vous l'épouserez... Je veux... je veux que vous l'épousiez... demandez... tout de suite.

Oh! comme vous, allez, monsieur Morisset!

MORISSET.

C'est que je suis l'ami... de votre père... je suis le vôtre aussi... mon enfant... et tenez, j'ai quelque chose à vous demander qui me rendrait bien heureux... Mais...

NOÉMIE.

Moi!...

MORISSET, avec hésitation.

Je n'ose pas...

NOÉMIE.

Où?!

MORISSET, lui tendant les bras.

Moi, qui ne suis qu'un étranger qui vous aime, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

* Noémie, Morisset.

Mon ami !

NOËMIE, se jetant dans ses bras.

MORISSET, à part, après l'avoir embrassé.

Ah !... il me semble que ce baiser-là... c'est le premier mot du pardon de Marguerite !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROBINEAU, paraissant au fond.

ROBINEAU, à sa pipe à la bouche, à part.

Tiens ! le père Morisset.

MORISSET, se retournant.

Phil ! Ah !... monsieur Robineau.

ROBINEAU.

Faites pas attention... j'en guille une. (Il descend et s'assied près du guéridon à gauche.)

MORISSET.

Adieu, Noémie.

NOËMIE.

Adieu, monsieur Morisset... Et vous partez aujourd'hui ?

MORISSET.

Non, mon enfant... je ne pars plus !

ENSEMBLE.

Air : Le romantique (valse).

Expérance :

Confiance :

Le ciel sur nous veille,

Qu'on espère,

Et je prie

Pour tous le bonheur vicieux.

(Morisset sort par le fond.)

SCÈNE XII.

ROBINEAU, NOËMIE.

NOËMIE, s'essuyant les yeux.

Ah ! c'est un bien digne homme que ce monsieur Morisset !... (Elle s'assied à droite, et reprend sa broderie.)

ROBINEAU, se levant, à part.

Si je sais comment enlainer la conversation !...

NOËMIE, sans lever les yeux de dessus son ouvrage.

Eh bien !... et M. Oscar ?

ROBINEAU.

J'en arrive... ça marche assez bien... on l'interroge sur sa fusion. (À part.) Bah ! c'est mon devoir d'ami... n'y a pas à reculer... (Haut.) Noémie...

NOËMIE.

Monsieur Robineau...

Vous aimez bien Paul, n'est-ce pas ?

NOËMIE.

Si je l'aime !... Pourquoi me le demander-vous ça ?

ROBINEAU.

C'est que voilà le moment de le lui prouver. Noémie, vous avez du cœur... il faut savoir Paul.

NOËMIE, se levant, inquiète.

Il court quelque danger ?

ROBINEAU.

De grands dangers...

NOËMIE.

Ah ! mon Dieu !

ROBINEAU.

D'abord, celui de devenir comme moi, un flâneur premier numéro, ensuite, et ceci est plus grave, celui de devenir un mauvais fils.

NOËMIE.

Un mauvais fils !

ROBINEAU.

Avez-vous du courage ?

NOËMIE, tremblante.

Oh ! vous me faites peur, monsieur Robineau.

ROBINEAU.

Je vous le demande une dernière fois : aimez-vous Paul ?

NOËMIE.

Où.

* Robineau, Noémie, Morisset.

Avec dévouement ?

ROBINEAU.

Où.

NOËMIE.

ROBINEAU, lui tendant la lettre qu'il a apportée à Paul.

Eh bien !... lisez !... Voici une lettre de la mère à son fils !

Lisez, Noémie, lisez !...

(Noémie prend la lettre d'une main tremblante. — Musique d'orchestre.)

NOËMIE, lisant.

« Mon fils bien-aimé,
« Je suis bien malade... les médecins ne savent que penser
« et qu'ordonner, et mon cœur, qui est si co plus savant qu'eux
« tous, me dit que je serais sauvée si j'avais seulement une
« heure la main de mon Paul dans ma main gauche... Accours,
« accours, mon fils... que je te bécote et que je t'embrasse. —
« Accours sans perdre une heure, une minute... car je suis
« vieille, mon fils bien-aimé, et les vieilles gens ont si peu le
« temps d'attendre. »

(La lettre lui tombe des mains. — La musique cesse.)

Comprenez-vous maintenant qu'il faut que Paul s'éloigne ?

NOËMIE.

Où... mais il reviendra.

ROBINEAU.

Revenir... et pourquoi ?

NOËMIE.

Dame !... ce procès...

ROBINEAU.

Ce procès ?... Eh ! il l'a gagné depuis quinze jours.

NOËMIE.

Que dites-vous ?

ROBINEAU.

La vérité ! Paul reste à Paris, parce que... il veut aller, et qu'à cet amour il sacrifie son avenir, sa position, sa jeunesse... à cet amour, il sacrifie sa mère...

NOËMIE, presque pleurant.

Monsieur Robineau, il partira !... (Avec quelques hésitations.) Mais... cependant... vous comprenez qu'il faut que je le sache... Je l'aime tant, mon Dieu !

ROBINEAU.

Vous l'aimez !... — Noémie, dites-moi où vous conduira cet amour ! Dites-moi où cet amour conduira Paul ?

NOËMIE.

Mais...

ROBINEAU.

A vous épouser ! folie pour tous les deux, ma pauvre enfant ! Quand cette première folie de l'amour aura passé sur deux âmes de mariage, Paul continuera à comprendre qu'une nécessité conduit à l'absolue du monde !... Et, non-seulement, Paul ne vous aimera plus, Noémie, mais vous serez son ennemie la plus terrible !... car vous aurez tué plus que sa vie, vous aurez tué sa gloire et son avenir !

NOËMIE, pleurant.

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous là ?

ROBINEAU.

Et alors, qui sait, Noémie ?... Paul, pour qui vous ne serez plus qu'un obstacle matériel, Paul vous nuira peut-être, vous, qu'il aime aujourd'hui.

NOËMIE.

Me rassurez, moi !... oui, oui... vous avez raison... je suis une grosse !... Mon nom... Oh ! je n'ai pas de nom, moi, comme toutes ces belles jeunes filles qui ne font travailler... non, l'ouvrière... la grueuse, comme vous dites !

ROBINEAU, ému.

Noémie !

NOËMIE.

Ne me parlez plus... je partais, monsieur Robineau, je partais !... — D'abord, est-ce que j'ai le droit de disserter, de valser un fils à sa mère ! (Une silence. — Musique douce d'orchestre.) — Elle revient ! Adieu tout en qu'il a aimé !... Elle est à la fenêtre, Ce soir-là, c'est Paul qui l'a plantée !... (Elle se quitte rose, depuis un baiser sur la joue et la met dans son armoire ! Juste cela étant si gai tout à l'heure, et maintenant !... c'est douloureux !...)

ROBINEAU.

Voyons, Noémie !...

NOËMIE, passant à gauche.

Adieu, ma petite chambre ! je ne verrai plus ta pauvreté, qui

* Robineau, Robineau.

me faisais riche de bonheur et l'espérance ! (Elle se laisse tomber sur une chaise près du guéridon et pleure dans ses mains.)

ROBINEAU, ému, à part.

Adieu de la glycine à la main ! Elle emporte une rose... elle y laisse sa vie et son cœur !

(Noémie s'essuie les yeux, et écrit rapidement quelques mots.)

NOÉMIE, désempée.

Ceci est pour Paul... Plus tard, il sera heureux, n'est-ce pas monsieur Robineau ?

ROBINEAU.

Oui, sans doute.

NOÉMIE, avec un accent bref.

Alors, tout est pour le mieux... il n'y aura que moi de malheureuse.

ROBINEAU.

Noémie, vous l'oubliez vous-même.

NOÉMIE, avec un rire fêlé.

Ah !... ah !... oui, je l'oublie... je l'oublie...

ROBINEAU, lui tendant la main.

Vous ne m'en voulez, pas, Noémie ?

NOÉMIE, se levant et allant à lui.

Non... vous avez bien fait... Paul, me méprisait plus tard... jamais ! jamais ! (Elle pleure.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MORISSET.

MORISSET, entrant par le fond et s'arrêtant au milieu du théâtre.
Noémie !... qu'avez-vous ?... Des larmes !

NOÉMIE, courant à lui et lui saisissant le bras.

Vous m'avez dit que vous connaissiez mon père ?... monsieur Morisset, où il hait ! dans dix ans j'ai vu votre fille... elle aimait... elle était amoureuse ! Eh bien ! elle a dû connaître à l'école... car, parce qu'elle n'a pas de nom... parce qu'elle n'est qu'une « frisée ! » Voilà ce que je vous prie de dire à mon père, à monsieur Morisset : c'est son abandon qui a tué la mère, c'est son abandon qui tuera la fille ! (Elle retombe assise sur le guéridon.)

MORISSET.

Cette exaltation !... ce désespoir !... (à Robineau.) Que s'est-il donc passé ?

ROBINEAU.

Paul quitte Paris aujourd'hui même... et je viens de l'apprendre à Noémie...

MORISSET.

Il l'abandonne !...

VOIX, en dehors.

Vive Oscar ! vive Oscar ! (Robineau s'écroule.)

NOÉMIE, égarée, se levant.

Ce sont eux ! c'est lui !... Oh ! que je ne le voie plus... je ne pourrais pas !

ROBINEAU, montrant la porte de gauche.

Tenez... par ici... (Noémie s'élance.)

NOÉMIE, sur le seuil de la porte de gauche.

Adieu, Paul ! adieu, mes rêves !... adieu, tout mon bonheur !... (Elle sort rapidement, Morisset la suit.)

(Fin de la musique.)

ROBINEAU, allant fermer la porte de gauche.

Pauvre fille !... elle faisait bien !... (En disant cela, il a pris la lettre que Noémie a écrite.)

SCÈNE XIV.

ROBINEAU, FÉDORA, PAUL ; puis OSCAR, BERNERETTE, JOLIVET, BELAMY, GRENOUILLET, ALBERT, ANNE DUBOIS, etc.

FÉDORA, en dehors.

Il est reçu, monsieur Oscar !... (Entrant par le fond avec Paul.) Il est reçu !... un succès colossal !... demandez à Paul !... (Ils se font.)

PAUL, passant près de Robineau.

C'est fini... adieu à l'ennemi !...

FÉDORA, au fond, regardant en dehors.

Les voilà qui montent l'escalier !... (Elle disparaît au moment où Robineau remonte.)

PAUL, ramenant le guéridon et la chaise contre le mur à gauche.

On est donc Noémie ?...

(Musique à l'orchestre jusqu'au chant du refrain.)

* Noémie, Morisset, Robineau.

** Robineau, Fédora, Paul.

*** Robineau, Paul, Fédora.

**** Paul, Robineau.

ROBINEAU, croquant à lui.

Noémie !... (Il lui donne la lettre de Noémie.) Tiens, lis.

PAUL, surpris.

Une lettre ! (Lisant.) « Paul, adieu... adieu pour toujours !... je t'aime... je t'aime ! » (Robineau, qui regarde ?) Parle.

ROBINEAU, qui a repris son flegme.

Elle est partie !...

PAUL.

Partie !... partie !...

ROBINEAU, lui prenant la main.

Du courage ! demain, tu quittes Paris... et dans deux jours tu embrasseras la mère !...

PAUL.

Pauvre Noémie !... (Il tombe assis près du guéridon de gauche et reste anéanti, la tête dans ses mains.)

FÉDORA, en dehors.

Place ! place au docteur Dupiton !... (Cortège comique. — Oscar, toujours en robe, entre par le fond, porté par quatre jeunes gens sur un brancard formé d'un fauteuil. — Les autres personnages le suivent, en portant gravement des couronnes et des palmes. — Le cortège débile et fait le tour du théâtre de gauche à droite sur le char au caduc.)

CHOEUR.

Air : Marche du Prophète.

Docteur

A l'honneur docteur !

Amis, choisissez un char.

Il n'est pas si facile !

Id. que tout est si facile !

Hippocrate aujourd'hui

Est par lui

Démou !

La musique continue pendant l'orchestre jusqu'à la reprise du chœur.

GRENOUILLET.

Vive le docteur Dupiton !

TOUS.

Vive le docteur Dupiton !

FÉDORA.

Monsieur Dupiton, maintenant que vous avez une position sociale... je vous autorise à demander ma main à ma famille !...

OSCAR, toujours porté par les étudiants.

Merci bien !... je l'ai demandé à Montpelier.

FÉDORA.

Il refuse mon alliance !... ah ! le perfide !... (Elle tombe dans les bras de Grenouillet et se relève aussitôt.)

Eh bien ! non !... je ne me trouverai pas mal !... je pars demain pour la Russie !...

OSCAR, toujours porté.

A l'estaminet !...

TOUS.

A l'estaminet ! et vive Oscar !...

CHOEUR. — REPRISE.

Hippocrate

A l'honneur docteur

(On lance des couronnes à la tête d'Oscar. — Paul, toujours assis, pleure, pendant que Robineau lui prend la main et le console. — Fédora, furieuse, sort par le fond.)

* Paul, Robineau, Bernerette, Oscar, Fédora, Grenouillet. Les autres au fond.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Six ans après — Le théâtre représente un salon brillamment éclairé, tout ouvert, au fond sur un autre salon, qui donne sur un jardin dont les treilles sont fleuries — Dans ce second salon, au fond, face au public, une étonnante surprenante d'une place sans fin, à travers laquelle on voit le jardin. De chaque côté de la scène, une porte ouverte sur le jardin — Dans le salon du devant, portes latérales tout ouvertes — (à gauche) — Une rampe à droite — Au même côté, devienne plus, une table de jeu recouverte de ses accessoires — Sur la place, musique, albâtre, etc. — Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DURANDEAU, LE COMMANDANT, MADAME BOIS-BÉCAN, invitée aux eaux sèches ; puis ROBINEAU.

(Au lever du rideau, plusieurs dames en brillantes toilettes de bal,

sont assis dans le salon, sur les fauteuils et les divans. — Des invités, j'ai vu, le commandant, fuyez de la rue militaire, sont debout et causent entre eux. — On entend l'orchestre dans le lointain qui calcule une valse.)

MADAME DURANDEAU, assise à gauche.
Cet orchestre est délicieux.

MADAME BOURDEAU, assise à droite.
Mais toute la fête est charmante. — Avez-vous entendu le concert?

MADAME CHATELAIN.
Nous sommes arrivés trop tard.

MADAME BOURDEAU.
Vous avez perdu.

MADAME DURANDEAU.
Et le jardin, l'avez-vous parcouru?.. Tout cela est d'un goût, d'une élégance...

MADAME BOURDEAU.
Notre nouveau notaire est un homme charmant.

MADAME DURANDEAU.
Charmant!.. charmant!..

LE COMMANDANT, s'avançant.
Et ajoutez, Mesdames, un notaire très-capable...

MADAME BOURDEAU.
N'est-ce pas, commandant?

LE COMMANDANT.
Depuis qu'il est ici, il a fait plus de besogne en trois mois, que son prédécesseur en trois années... un homme actif, intelligent...

MADAME DURANDEAU, apercevant Robineau qui entre par le fond, et se levant.
Ah! le voici!

(Fin de la valse à l'orchestre.)

ROBINEAU, "traîne des plus distinguées".
Comment!.. Mesdames!.. dans ce salon... vous oubliez la danse!

MADAME BOURDEAU, se levant.
A vous la faute, monsieur Robineau.

ROBINEAU.

Comment cela?

LE COMMANDANT.
Ces dames parlaient de vous...

MADAME BOURDEAU.
Et nous disions que vous étiez un organisateur des plus habiles... que votre fête était d'un goût, d'une distinction...

MADAME DURANDEAU.
J'allais proposer du vous voter des remerciements.

ROBINEAU.
A moi, Mesdames... je ne les mérite pas...

MADAME BOURDEAU.
Comment? mais n'est-ce pas vous, qui, en votre qualité de président de notre bureau de bienfaisance, avez tout organisé...

ROBINEAU.
Oh! moi... et le docteur...

LE COMMANDANT.
A propos du docteur, je ne l'ai pas encore vu.

ROBINEAU.
Il est ici depuis un quart d'heure... je l'ai laissé dans une chambre... qui causait avec M. le maire.

MADAME DURANDEAU.
Comment, le docteur est arrivé?

MADAME BOURDEAU.
[Il nous ne l'avons pas vu. (Elle passe près de madame Durand.)]

LE COMMANDANT, remuant un peu vers le fond, en voyant Oscar qui paraît.
Arrivez donc, docteur... arrivez donc!.. ces dames s'impatientent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OSCAR, tenue d'ordonnance des plus complètes. — Robineau, cravate blanche, tabac d'or.

OSCAR, "entrant par le fond, en cherchant de prendre une place".
Oh!.. oh!.. de l'impudence!.. de l'agitation nerveuse... (s'adresse) Mesdames...

MADAME BOURDEAU.
Docteur, vous n'êtes pas gentil... je ne vous aime plus...

* Madame Durand, le Commandant, madame Bourdeau.
** Madame Durand, Robineau, madame Bourdeau, le Commandant.
*** Madame Durand, madame Bourdeau, Oscar, Robineau, le Commandant.

Vous êtes ici depuis un quart d'heure, et vous n'êtes pas encore venu nous dire bonsoir.

OSCAR.
Excusez-moi... j'avais à causer avec M. le maire... affaire administrative...

MADAME DURANDEAU.
A la bonne heure!.. — et madame Dupont, comment va-t-elle? (Elle s'assied, ainsi que madame Bourdeau.)

OSCAR.
Aussi bien que son état le permet.

LE COMMANDANT.
Madame est souffrante?

ROBINEAU.
Mais vous ne savez donc pas... le docteur est père...

LE COMMANDANT.
Ah! bah!

OSCAR, se rengorgeant.
Mais oui!.. mais oui!..

LE COMMANDANT.
Je l'ignorais... j'étais en tournée... (Il passe près d'Oscar, dont il serre la main.) Mes félicitations... et depuis quand?

OSCAR.
Depuis deux jours. (S'avançant une prise.) Ah! commandant, c'est une grande joie qu'un premier enfant.

LE COMMANDANT.
Un garçon?.. (Robineau remonte et va causer avec quelques invités.)

OSCAR.
Un garçon... un gros garçon... j'aurais désiré une fille... avec... (On rit.)

MADAME DURANDEAU.
Ce docteur... toujours gai!

MADAME BOURDEAU.
Toujours spirituel. (Oscar s'approche des dames, derrière lesquelles il se met, pendant que Robineau redescend près du commandant.)

LE COMMANDANT.
Ah ça! notre nouveau substitut le terrons-nous ce soir?

ROBINEAU.
Je ne l'espère... je suis passé à son hôtel, il y a deux heures. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai eu qu'il était arrivé.

LE COMMANDANT.
Un garçon de talent, dit-on... un de vos anciens camarades, je crois.

ROBINEAU.
Un ami... au docteur et à moi... Il a désiré entrer dans la magistrature, et j'ai obtenu sa nomination ici.

LE COMMANDANT.
Ah! c'est vous...

ROBINEAU.
Oh! je suis un solliciteur acharné... pour les autres... (bas.) Tenez... en ce moment, le docteur ne se doute de rien... je sollicite pour lui... (Il désigne la décoration du commandant.)

LE COMMANDANT.
Bah!

ROBINEAU, bas.
Chut!.. l'Académie de médecine vient de couronner son dernier mémoire... C'est un titre...

LE COMMANDANT.
Ce bon docteur.

OSCAR, qui causait avec des dames.
Oh! je l'ai entendue... une voix magnifique...

MADAME BOURDEAU.
Et quel ton!.. quelle distinction!.. elle a dû être élevée à Paris.

OSCAR.
Dans un des premiers pensionnats de la capitale.

ROBINEAU, se rapprochant des dames.
Ah! vous parlez de la nièce de monsieur Morisset... de notre excellent maire...

MADAME DURANDEAU.
Précisément.

MADAME BOURDEAU, se levant ainsi que madame Durand.
Elle a une grâce... une aisance!.. (regardant au fond.) Voyez plutôt. (Musique de bal au dehors. — Une polka.) On voit au fond, Morisset donnant du bras à Noémie... Noémie est en éblouissante toilette de bal, plusieurs personnes les suivent.)

** Madame Durand, madame Bourdeau, Oscar, le Commandant, Robineau.

*** Madame Durand, Oscar, madame Bourdeau, Robineau, le Commandant.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MORISSET, NOÉMIE.

NOÉMIE, aux jeunes gens qui l'entourent.

En vérité, je suis confuse... tant d'invitations à la fois... mais je vous demandai grâce pour cette polka... Je suis un peu fatiguée... voici mon carnet... inscrivez-vous, Mesdemoiselles... *(Les jeunes gens s'inclinent et se tiennent à l'écart; Robinson offre la main à Noémie, et la conduit à la censeuse de droite ou elle s'assied.)*

MADAME DE BOURDEON.

Monsieur Morisset... mes compliments sincères... votre nièce est charmante. *(Noémie cause tout bas avec le commandant.)*

MORISSET.

Mesdames... l'orchestre vous appelle... *(Il remonte avec Morisset.)*

MADAME BOURDEON.

Docteur... vous ne dansez pas ?

OSCAR.

Jamais !

MADAME BOURDEON.

Aujourd'hui, surtout... un père de famille... mais vous avez dansé... autrefois...

OSCAR.

C'est possible... mais je ne m'en souviens pas.

MADAME BOURDEON.

Vous avez toujours été grave.

OSCAR, avec aplomb.

J'ai toujours été grave. *(Le commandant remonte et passe à gauche.)*

MADAME BOURDEON.

Oh !... vous étiez si peu être médecin.

ROBINEAU, descendant et offrant son bras à madame Bourdeon.

Madame...

MADAME BOURDEON.

Parlez-moi d'un notaire, qui danse... Est-ce une polka ? *(Le commandant offre son bras à madame Durand.)*

ROBINEAU.

Vous l'entendez ! *(Il remonte avec madame Bourdeon.)*

MADAME BOURDEON.

Tant mieux... vous polkerez à ravir...

MORISSET, bas à Oscar, puis d'après qui descend.

Docteur, ne vous éloignez pas...

(Préant la scène, les cavaliers ont offert leur bras aux dames. — Tout le monde sort, excepté Oscar, Noémie et Morisset.)

SCÈNE IV.

OSCAR, MORISSET, NOÉMIE; puis ROBINEAU et LE COMMANDANT.

MORISSET, **** allant à Noémie qui est assise sur la censeuse.

Eh bien ! mon enfant ?

NOÉMIE.

Eh bien ! mon ami... et vous aussi, docteur... êtes vous contents de moi ? Vous avez désiré me présenter dans le monde... m'y voici...

OSCAR.

Et vous en repentez-vous ? Votre amour-propre n'est-il pas flatté par ces succès... ces triomphes ?

NOÉMIE.

J'en conviens...

MORISSET.

Ah ! je connais une personne qu'il rendrait bien heureuse.

NOÉMIE, vivement.

Qui donc, mon ami ?

MORISSET.

Votre père !

NOÉMIE, s'écroule se levant.

Ah !

(Fin de la polka à l'orchestre.)

MORISSET.

Ce matin encore, j'ai reçu une lettre de lui. — Tenez,

* Madame Durandau, Oscar, madame Bourdeon, Morisset, Noémie Robinson, le Commandant.

** Madame Durandau, Oscar, madame Bourdeon, Morisset, Robinson,

Noémie, le Commandant.

*** Le Commandant, madame Durandau, Oscar, madame Bourdeon

Robinson, Morisset, Noémie.

**** Le Commandant, madame Durandau, Oscar, Morisset, madame

Bourdeon, Robinson, Noémie.

***** Oscar, Morisset, Noémie.

demandez au docteur, qui le connaît aussi... qui a reçu ses confidences... il souffre bien depuis six ans... n'est-ce pas, docteur ?

OSCAR serrant la main à Morisset.

Ni... et il souffre avec courage.

NOÉMIE, posant un milieu.

Que voulez-vous donc, mon ami ?... Depuis six ans, mon cœur n'a-t-il rien fait pour lui ? Cette éducation que j'ai reçue, et que je ne croyais devoir qu'à votre bonne amitié, ne m'avez-vous pas dit que c'était à lui que je la devais... eh bien ! je l'ai acceptée.

AUX MÊMES.

Je souffre bien, je vous l'ai dit ;
Soyez-moi si bon, si gentil
Ce frère d'amitié pure,
Qui, de loin, veille sur vous,
Rais une image bien chère
Entre nous deux se place...
C'est l'image de ma mère...
Ma mère... qui n'est plus là !
Son souvenir est là ?
Oui, toujours là ?

MORISSET.

Il serait si heureux de pouvoir vous nommer sa fille... de vous léguer sa fortune... son nom... Ah ! six ans... c'est bien long.

NOÉMIE.

Ma mère a souffert huit ans, monsieur Morisset... *(Elle essuie ses yeux et se retire à gauche.)*

MORISSET, bas à Oscar,

Toujours ! *(Il se remonte.)*

OSCAR, à Robinson qui arrive par le fond, sans être vu de Noémie.

Eh bien ?

ROBINEAU, *** bas.

Il est ici.

MORISSET, bas.

Paul !

ROBINEAU, bas.

Je viens de lui serrer la main.

MORISSET, bas.

Chut ! *(Il désigne Noémie.)*

ROBINEAU, bas.

Attendez ! *(Il va au fond parler au commandant, qui vient d'entrer dans le second salon. — Morisset et Oscar retournent.)*

LE COMMANDANT, **** à Robinson.

Très-bien, l'enfant à Noémie... Pardon, Mademoiselle... ces danses m'avaient rappelés de vous... *(Robineau descend à gauche.)* Elles affirment que vous leur avez promis la cavatine de la Norma.

NOÉMIE, se levant.

C'est vrai... Monsieur... je ne l'avais pas oublié. *(Elle remonte avec le commandant ; mais, arrivée au fond du théâtre, elle pousse un cri, en apercevant Paul qui vient de paraître dans le jardin et qui cause avec un invité en se promenant.)* Ah ! mon Dieu !

LE COMMANDANT.

Quoi donc, Mademoiselle ?

MORISSET, allant à elle

Noémie !

NOÉMIE, très-émue.

Rien... mon ami... rien...

OSCAR, à part.

Eh ! l'a vu !

NOÉMIE.

Ma musique que j'oubliais... *(Le commandant en un piano, et rend un papier de musique qu'il donne à Noémie.)*

ENSEMBLE.

AUX MÊMES : Madame Bourdeon et mademoiselle Robin.

Plus de malheur !

Ce jupon de diable !

Comme un rêve

B'achève.

Et le réveil à nos yeux vient offrir

Le bonheur, l'avenir.

(Noémie sort par la gauche avec le commandant, en ne cessant de sauter des yeux Paul qui disparaît dans le jardin ; Morisset les suit, après avoir parlé bas à Oscar et à Robinson.)

* Oscar, Noémie, Morisset.

** Noémie, Oscar, Morisset.

*** Noémie, Oscar, Robinson, Morisset.

**** Noémie, Robinson, le Commandant, Morisset, Oscar.

***** Robinson, Noémie, le Commandant, Morisset, Oscar.

***** Robinson, le Commandant, Noémie, Morisset, Oscar.

SCÈNE V.

ROBINEAU, OSCAR, puis PAUL, UN DOMESTIQUE.

ROBINEAU.*

Sois-tu que Noémie est charmante... et qu'il est difficile de reconnaître en elle la grisette d'autrefois?...

OSCAR.

Crois-tu donc qu'il soit bien facile de reconnaître en nous l'Oscar et le Robineau d'il y a six ans?

ROBINEAU.

Le fait est que si Fédora te voyait...

OSCAR, *étouffant, regardant autour de lui.*

Robineau l... Robineau l...

ROBINEAU.

Ne crains donc rien... ta femme n'est pas ici...

OSCAR.

C'est égal... quelque client pourrait entendre...

un domestique, *annonçant du fond : il vient du jardin.*

M. Paul demand ! *(Il sort après l'entrée de Paul.)*

OSCAR, *apercevant Paul qui arrive du jardin.*

Ah ! le voici... ce cher Paul !

PAUL, *entrant par le fond et leur donnant la main.*

Bonsoir, mes amis... *(A Robineau.)* Je viens de parcourir tes salons, ton jardin... mais sais-tu que c'est superbe !

ROBINEAU.

Voyons... ce n'est pas de cela qu'il s'agit... parlons un peu de nous... que de choses, que d'événements depuis notre séparation l... car tu ne nous as pas écrit.

PAUL.

C'est vrai... vous non plus.

ROBINEAU.

Nous, notre histoire est bien simple... Oscar s'est marié... il a épousé la nièce d'un vieux médecin, qui lui a cédé sa clientèle.

PAUL.

Je le sais.

OSCAR.

Je lui ai raconté ça ce matin.

ROBINEAU.

Quant à moi, voilà deux ans que je suis notaire... j'ai acheté une étude...

OSCAR.

Que tu payeras prochainement par un mariage...

ROBINEAU.

Oscar l...

OSCAR.

Il faut que tu te maries... ta position l'exige...

ROBINEAU.

Enfin... *(A Paul.)* Et toi, qu'en-tu fait?

PAUL.

Eh bien ! moi, mes amis... je ne voulais rien être d'abord... n'ayant plus de famille... j'ai voyagé... j'ai visité l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne... mais les voyages eux-mêmes m'ont ennuyé... Quelle que soit la fortune d'un homme, elle ne parvient jamais à occuper sa vie comme le fait le travail... j'ai compris cela... et c'est ce qui m'a décidé à entrer dans la magistrature... Grâce à votre amitié, ma demande a été accueillie... et maintenant, nous voici réunis, comme autrefois... à Paris.

OSCAR.

Sans compter Morisset... tu le rappelles bien Morisset ?

PAUL.

Où l... parfaitement...

OSCAR.

Tu le retrouveras ici... c'est notre maître...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MICHEL en grande hâte; puis UN DOMESTIQUE.

MICHEL, **** entrant par la droite; il porte un plateau garni de glaces. D'un ton lugubre.*

Vanille l... groseille l... fraiseise l...

PAUL, *à part.*

Michel l...

* Robineau, Oscar.

** Robineau, Paul, Oscar.

*** Robineau, Paul, Michel, Oscar.

MICHEL, *descendant la scène, à Robineau.*

Monsieur le notaire, mesdames les dames patronesses réclament du punch.

PAUL.

Michel l...

MICHEL, *le reconnaissant.*

Monsieur Paul l...

ROBINEAU.

Oui, ce pauvre Michel ! après avoir débûté à Béziers...

MICHEL.

Dans *Buridan de la Tour de Nesles*... M. Mélinque m'a fait offrir... c'est un bien mauvais camarade que M. Mélinque l... quelle chute j'ai obtenu l... mais, je m'en console... *(Bésoignant.)*

« Le crime fait la honte et non pas l'échec ! »

PAUL.

Pauvre Michel l...

OSCAR.

Si bien qu'il a repris la livrée de la servitude.

MICHEL, *toisant Oscar et déclarant.*

« J'ai l'honneur d'en loger... et vous en avez l'honneur... »

OSCAR.

Insolent !

MICHEL.

C'est dans *Ruy-Blas*, Monsieur... *(Changeant de ton, à Robineau.)* Monsieur le notaire, mesdames les dames patronesses réclament du punch l...

ROBINEAU.

Eh bien ! fais-le circuler.

MICHEL.

Je vais faire circuler, monsieur le notaire... *(Il remonte vers la gauche en descendant.)*

« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ma tête ? »

(Il sort par la gauche.)

*.

OSCAR, ** riant.*

Ah ! ah ! ah ! toujours le même l... il déclame... *(On entend le bruit d'un plateau qui se brise, les trois amis rient.)*

ROBINEAU.

lit il casse l... il est crâneux, ce garçon-là !

UN DOMESTIQUE, ** entrant par la droite.*

Il y a là un monsieur qui demande M. le docteur Dupiton.

OSCAR.

Moi ?...

LE DOMESTIQUE.

C'est, à ce qu'il dit, un de vos anciens clients de Paris... il se rend aux Pyrénées et n'a qu'une heure à passer dans cette ville... il est allé chez vous, eh, ayant su que vous étiez ici...

C'est bien... je vais... *(Il va pour remonter.)*

ROBINEAU.

Du tout... *(Au domestique.)* Il est là ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur...

ROBINEAU.

Pourquoi te dérange... reçois-le... *(Au domestique.)* Faites entrer. *(Le domestique sort par la droite.)*

OSCAR, **** passant au milieu.*

Au fait... un client de Paris... dans ces salons...

PAUL, *riant, à Oscar.*

Ah ! ça... tu as donc réellement des malades ?

OSCAR.

Tiens, jete trouve charmant... j'ai perdu trois frères typés la semaine dernière... d'ailleurs, si je n'en avais pas, j'en ferais. Tu vas venir comment te portent les gosses que je traite.

LE DOMESTIQUE, *rentrant par la droite.*

Par ici, Monsieur. *(Il introduit Grenouillet et sort par le fond.)*

OSCAR, *toisant et prenant un air grave.*

Hum ! hum !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GRENOUILLET, qui entre par la droite.

GRENOUILLET, ****. (Il est excessivement maigre, le teint très-pâle. M. le docteur Dupiton ?*

OSCAR, *s'avançant.*

C'est... *(reconnaissant Grenouillet.)* Ah ! bah !

* Paul, Robineau, Oscar.

** Paul, Robineau, le Domestique, Oscar.

*** Paul, Oscar, Robineau.

**** Paul, Oscar, Grenouillet, Robineau.

PAUL. Je reconnais aussi.

Mais oui.

GRENOUILLET, les reconnaissant.

Monsieur Paul !... monsieur Robineau !

TOUTS.

Monsieur Grenouillet !

ROBINEAU, à part.

Ah ! le pauvre homme !

PAUL, bas à Oscar.

Dis donc pour un paillard que tu traites...

OSCAR.

Eh bien !... comment allongez-vous ?

GRENOUILLET.

Très-bien, monsieur le docteur, pas très-bien... je foudroie toujours... Hermione est déçolée...

OSCAR.

Ah ! on voit bien que je n'étais plus là...

GRENOUILLET.

Oh ! ça ne faisait rien... j'avais conservé votre dernière ordonnance... vous savez... des épinards, trois fois par jour... un purgatif, le dimanche et les jours de fête

ROBINEAU.

Ei vous l'avez suivie pendant six ans ?

GRENOUILLET.

Exactement... j'en ai même pris un jour de la tête d'Hermione... comme extra... (Oscar remonte.)

PAUL.

Ei vous avez mangé des épinards pendant six ans ?

GRENOUILLET, allant à Paul.

Conspicueusement, Monsieur... (Paul remonte et passe près de Robineau qui s'est assis à droite.)

OSCAR, s'adressant à la gauche de Grenouillet.

Monsieur Grenouillet, votre confiance m'honore... mais je crois qu'il est temps de changer de méthode... vous laissez bien d'aller aux Pyrénées...

GRENOUILLET.

C'est Hermione qui...

OSCAR.

Respirez un air pur... mangez force côtelettes, force biftecks... jotez du vin de Bordeaux... et avant trois mois vous serez guéri...

GRENOUILLET.

C'est singulier... l'appétit s'est soulevé... j'ai bien mangé des épinards, j'ai toujours faim... Tenez, encore moment...

ROBINEAU, s'adressant à la gauche de Grenouillet.

Vraiment ! ah bien ! je vais vous faire condire au buffet. (Il remonte.)

GRENOUILLET.

Je ne sais si je dois...

OSCAR.

Une aile de poulet froid... et un verre de Bordeaux... allez ! (Il passe près de Paul.)

(Grenouillet remonte et se trouve en face de Michel, qui entre par la gauche, en portant un plateau sur lequel il y a deux verres de punch.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, ***

Oh !... place !... du punch pour à deux dames !...

GRENOUILLET, le reconnaissant.

Michel !...

MICHEL.

Monsieur Grenouillet !... oh !... (Il laisse tomber son plateau.)

GRENOUILLET, avec émotion.

Intéressé !... (Il lui tend la main.)

MICHEL, s'y précipitant.

Avec plaisir, patron ! (Il s'embrasse.)

GRENOUILLET.

Que j'éprouve de joie !...

MICHEL, déclamant.

* Et que cette embrassade,
* A réchauffé le cœur de ton vieux camarade ! *

OSCAR, riant avec ses amis.

Le diable m'emporte !... on se croirait au café des Arts !...

ROBINEAU.

Michel, conduisez M. Grenouillet au buffet.

MICHEL, ramenant son plateau.

Voilà !... voilà !... (se dirigeant vers la droite.) Par ici, patron !

GRENOUILLET, le suivant.

Avec plaisir, Michel !... (Ils sortent tous deux par la droite. — (Ritournelle du chœur suivant. — Oscar passe à gauche.)

OSCAR, regardant vers la gauche, bas à Oscar.

La voici !... (Haut, à Paul.) Paul, on se dirige de ce côté...

Je vais te présenter à mes amis.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins GRENOUILLET et MICHEL : NOÉMIE, MORISSET, LE COMMANDANT, MADAME BOISREDON, MADAME DURANDEAU, INVITÉS.

(Noémie, Morisset, madame Durandau, madame Boisredon et le Commandant entrent par la gauche ; les invités arrivent de tous côtés.)

CHŒUR, **

Ah ! Qu'il tous nos amis d'embrasse ! (Duel au baiser.)

Quel joli bal !... quelle soirée !

De tant d'attraits et de plaisir

L'ensemble n'est plus à l'aise

Comme on le voit.

ROBINEAU, bas à Noémie.

Du coirage... et ne nous laissez pas !

NOÉMIE, bas à Oscar.

Ne craignez rien, mon ami. (Elle va s'asseoir sur la causeuse.)

MADAME BOISREDON, *** à Oscar.

Docteur, un wisth. (Oscar remonte.)

MORISSET, **** allant à Paul qui s'approche.

Ah ! notre nouveau substitut... et mon ancien ami ! je crois...

PAUL, serrant la main à Morisset.

Monsieur Morisset... (apercevant Noémie près de laquelle est allée madame Boisredon, et qui cause avec elle.) Ah ! mon Dieu !...

ROBINEAU, ****

Qu'as-tu donc ?

PAUL.

Mon ami... mais c'est elle !... c'est Noémie...

ROBINEAU.

Noémie !

PAUL.

Mais vois donc... voyez donc, monsieur Morisset... cette jeune fille...

ROBINEAU.

Ma nièce !

PAUL.

Voire... oh ! c'est impossible.

ROBINEAU.

Comment ! impossible !

PAUL.

Une pareille ressemblance... mais regarde donc... (Morisset remonte et va causer au fond, tout en s'adressant Paul.)

ROBINEAU.

Je ne dis pas... oui... il y a peut-être quelque chose dans les yeux... Mais que je te présente... Mesdames, M. Paul Bernard. (Les dames saluent.)

PAUL, à part.

Elle ne se trouble pas.

ROBINEAU, à Paul.

La reine de nos salons... que d'éclat ! parfaite... et une dot (Madame Durandau, Oscar et madame Boisredon s'assurent à la table de jeu.)

MADAME BOISREDON.

Monsieur Morisset, un quatrième au wisth...

ROBINEAU.

Volontiers. (Il va s'asseoir à la table de jeu ; ils sont pleins dans cet ordre : madame Boisredon tournant le dos au public, madame Durandau en face d'elle ; Oscar à droite ; en face de lui, à gauche, Morisset.)

* Oscar, Robineau, Paul.

** Paul, Oscar, Robineau, madame Durandau, madame Boisredon, Noémie, Morisset, le Commandant.

*** Paul, Oscar, Robineau, madame Durandau, madame Boisredon, Morisset, Noémie, le Commandant.

**** Robineau, Paul, Morisset, Oscar, madame Durandau, madame Boisredon, Noémie, le Commandant.

***** Robineau, Paul, Morisset, madame Durandau, madame Boisredon, Noémie, le Commandant.

* Grenouillet, Oscar, Paul, Robineau.

** Grenouillet, Oscar, Robineau, Paul.

*** Michel, Grenouillet, Robineau, Oscar, Paul.

A doux sous la fêta !

OSCAR.

Oh ! à cinq sous !

MORISSET.

Co docteur est d'une économié...

MADAME ROBINSON.

Je perds toujours... et puis, un père de famille... enfin, à cinq sous !

ROBINSON, qui causait avec Paul au deuxième plan.

Tu es fou avec la ressemblance... ta Noémie n'était qu'une grisette. (Il remonte.)

LE COMMANDANT, qui causait avec Noémie qui s'est levée.

Vous avez chanté à ravir... c'est-à-dire que j'ai entendu la Malibran.

NOÉMIE, confus.

Oh ! commandant !... (Elle passe à gauche et va s'asseoir au piano.)

PAUL, très vivement, descendant.

Mais c'est sa voix...

LE COMMANDANT.

Non, Monsieur... ce n'est pas sa voix... la voix de la Malibran... (S'interrompant.) Monsieur s'est entendu la Malibran ?

PAUL, très-troublé et succédant des yeux Noémie qui s'est assise au piano.

Non, Monsieur...

LE COMMANDANT.

Alors, vous ne pouvez pas juger... (Suitant Paul qui va au piano.) Monsieur, la première fois que j'ai entendu la Malibran, c'était en 1835... (Il va à son autre groupe, au fond.)

PAUL, qui s'est approché du piano dans le plus grand trouble, et sans s'occuper du Commandant.

Pardon, Mademoiselle...

NOÉMIE.

Monsieur !... (Elle prélude vivement sur le piano ; Paul la regarde avec étonnement.)

MADAME ROBINSON, à la table de jeu.

Monsieur Morisset, vous êtes troublé, nous gagnons par votre faulx...

OSCAR, de même.

A vous les honneurs.

MORISSET, de même.

Coupez, Docteur.

LE COMMANDANT, qui s'est rapproché de Paul.

La première fois que j'ai entendu la Malibran...

ROBINSON, descendant près du Commandant.

Commandant... allez donc consulter le docteur... (Le Commandant va se placer derrière Oscar.) — A Paul qui écoute toujours Noémie qui joue ! Hein ! qu'en dis-tu ?

Admirable.

PAUL, très étonné.

Admirable.

ROBINSON.

Et une voix !... Chantes-tu toujours ?

NOÉMIE, s'arrêtant.

Ah ! Monsieur chante... (Robinson remonte et va causer dans les groupes du fond.)

PAUL.

Antrefois... oui... je chantais... (Attendant d'appuyer sur le piano.) Une chanson, c'est comme un rayon de soleil, ça égaie que moustard... et la mienne était si triste... un jour, subit... le jour où elle m'a quitté.

NOÉMIE.

Qu'i dono ?

PAUL.

Une amie, Mademoiselle... une sœur que j'avais... C'était toute ma joie, tout mon bonheur... elle le savait... et pourtant elle partit.

NOÉMIE, préludant sur le piano.

Ah ! elle partit...

MORISSET, distrait, jouant et observant Paul et Noémie.

Figue !

OSCAR.

Vous jeter du cœur !

* Robinson, Paul, Noémie, le Commandant ; les autres à la table de jeu.

* Noémie, Robinson au fond, Paul, le Commandant ; les autres à la table de jeu.

* Noémie, Paul, Robinson, le Commandant ; les autres à la table de jeu.

* Noémie, Paul, Robinson ; les autres à la table de jeu ; le Commandant.

MADAME ROBINSON.

Monsieur Morisset... vous êtes distrait.

PAUL, à Noémie.

Mais... pardon, Mademoiselle... un pareil récit...

NOÉMIE.

Continuez... il m'intéresse... Elle partit... et depuis ?

PAUL.

Son image est là... je la vois toujours... et si Dieu me la rendait, c'est permettrait qu'elle fût là, près de moi... (S'apercevant que Noémie détourne ses regards.) Elle aurait beau détourner son regard du mien... me dérober son visage pour m'empêcher d'y lire son trouble... je lui dirais : « Oh ! c'est toi... c'est bien toi !... mes yeux et mon cœur t'ont reconnue... Noémie ! »

NOÉMIE, avec calme, et posant ses doigts sur le piano.

Noémie... c'est un bien joli nom... (Prenant un cahier de musique.) Aimez-vous la musique italienne ?

PAUL.

Si elle était là, je lui dirais : « Oh ! n'espère pas me tromper, Noémie... pourquoi te faire un jeu de ma douleur ?... Viens, et la main dans la mienne, rentrons ensemble dans ta petite mansarde... Tu y retrouveras ta chanson, te rappelles-tu cette chanson que nous chantions à la fois, avec nos lèvres et nos cœurs ; car c'est notre amour qu'elle chantait... Oh ! redonne-moi, Noémie... c'est moi qui jure... c'est mon bonheur... que tu vas me rendre !... Oh ! reviens-tu, Noémie... souviens-toi... et chante. » (Noémie joue quelques notes brillantes. — Paul l'écoute, puis penché à peu d'éloignement en cachant ses yeux dans ses mains.) Oh ! ce n'est pas elle... ce n'est pas elle !

MADAME ROBINSON, se levant.

Pard !

OSCAR, de même.

Je gagne cinq fiches. (Morisset et madame Durandau se lèvent aussi.)

ROBINSON, descendant près de Paul.

Qu'as-tu donc ?

PAUL.

Moi... rien... la fatigue... la chaleur...

MADAME ROBINSON, à Oscar.

Docteur, un tour dans le jardin, et de nous retirer...

MADAME DURANDAU.

Commandant, votre bras...

PAUL, les bras Robinson et regardant Noémie qui est toujours au piano.

Tu avais raison... ce n'est pas elle !

REFRÈRE DU CHOEUR D'ENTRÉE.

Quel joli bal !... quelle soirée ! etc., etc.

(Tous sortent par le fond, excepté Noémie et Morisset.)

SCÈNE X.

MORISSET, NOÉMIE.

NOÉMIE, qui s'est levée, regardant Paul qui sort le dernier.

Il s'éloigne... oh ! mais oui, si vous saviez ce qu'il m'a fait de force pour ne pas me trahir.

MORISSET.

Je vous observais.

NOÉMIE.

Quand j'ai entendu mon nom sur ses lèvres... quand de sa voix émue il m'a rappelé cette chanson... que je chantais si souvent... vous savez... oh ! que j'ai eu de peine à la retour captive... je la chantais tout bas... dans mon cœur... Oh ! si sœur, mon ami, il m'aime encore !

MORISSET.

Je l'espérais bien... Quand on aime comme je l'ai vu vous aimer, il y a six ans, on n'oublie pas ! Vous voilà heureuse, Noémie !

NOÉMIE.

Oh ! bien heureuse.

MORISSET, se débarrassant.

Et maintenant, n'écoutez-vous pas à votre père ?

NOÉMIE.

Lui écrire... moi.

MORISSET.

Il est riche... et...

NOÉMIE.

Qu'ai-je besoin de fortune ?... Ce qui faisait la distance entre Paul et moi, c'était l'éducation... et grâce au ciel depuis !

Non, mon ami... j'ai votre amitié, l'amour de Paul... je ne demande rien...

MORISSET.

Oh ! vous êtes cruelle, mon enfant... Votre père a été coupable, je le sais. Mais sa faute est-elle donc sans excuse ? Sa famille ordonnait... cependant, il luttait... longtemps... avec courage...

* Noémie, Robinson, Paul, Noémie, Oscar, madame Robinson, madame Durandau, le Commandant.

NOËLME.

Oui... mais il partit...

MORISSET.

Ah! Noëlme, pourquoi n'as-tu pas envoyé-tu pas sur la terre quelques jours plus tôt... Vous devaient l'ange de réconciliation!... Marguerite eût été heureuse... votre père ne l'eût pas abandonnée!... Que de bonheur perdu pour lui... Et depuis six ans qu'il sait que vous existez... depuis six ans qu'il est près de vous... (Pleurant presque.) Vous ne pouvez pas savoir... non... vous de saures jamais tout ce qu'il a souffert!...

NOËLME.

Près de moi!...

MORISSET, maltraitant son émotion.

Oui, mon enfant... depuis bientôt six années, votre père vous voit... vous entend... Est-ce qu'il aurait pu exister sans cela?... Oh! sa vie est bien triste, allez!... Le soir, quand il est seul, si vous saviez comme il invoque Marguerite... comme il la prie à mains jointes!...

NOËLME, émue.

Mon père!

MORISSET.

Air: *De Téniers.*

Oui, chaque jour, il prie au fond de l'âme.
Et l'absence de son trépas abandonne!
Et Marguerite, hélas! la pauvre femme,
Du haut du ciel lui donne son pardon.
Vers vous alors, repassant sa prière,
Les yeux en larmes, il répète souvent:
« J'ai torté la parole de la vie,
« N'aurai-je pas celui de mon enfant? »
Ah! rendez-moi l'amour de mon enfant.

Et il attend!... il espère...

NOËLME, s'approchant peu à peu.

Et sa fille vient à son tour, lui dire: Parloons-en-moi... pardonnez-moi, mon père!...

MORISSET, le relevant.

Que faites-vous?

(Musique de bal, qui semble s'éteindre au lointain.)

NOËLME.

Oh! mon cœur me le dit... ce dévouement... cet amour... C'est vous que ma mère a aimé... c'est à vous qu'elle pardonne!... Oh! vous avez raison... j'ai été cruelle... je vous aime et je vous bénis, mon père, pour tout le temps que j'ai passé sans vous bénir et sans vous aimer...

(Ici, Paul, Robineau et Oscar paraissent au fond.)

MORISSET, passant la main sur son front.

Oh! c'est un rêve... Non... le voilà... tu sais tout, et tu me souris... Tok... me fille!... (Il l'embrasse dans ses bras.)

NOËLME.

Mon père!...

MORISSET, pleurant et la couvrant de baisers.

Mon enfant!... mon enfant!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PAUL, ROBINEAU, OSCAR.

PAUL, descendant à gauche.

Noëlme!... c'était bien elle!... (Morisset lui tend la main.— Robineau et Oscar descendent à droite.)

ROBINEAU.

Reconnaissances!...

OSCAR.

Tableau! (Dans leur joie, ils perdent l'un devant l'autre.)

MORISSET, à Paul.

Paul, je vous confie le bonheur de ma fille. (Il fait passer Noëlme près de Paul.— Elle s'assied.— Robineau et Oscar viennent se joindre à eux, et tous forment un groupe.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GRENOUILLET, et MICHEL, entrant par la droite; puis tous les invités.

GRENOUILLET, tenant à la main un verre de madère, dans lequel il trempe un biscuit.

C'est singulier... le poulet me fait l'effet des épousés... j'ai encore faim.

* Paul, Noëlme, Noémie, Robineau, Oscar.

* Paul, Noëlme, Morisset, Oscar, Robineau, Grenouillet, Michel.

MICHEL, tenant une bouteille de madère.

Buvons, patron, buvons!... (Chantant.)

* Tout esclaves sentent ce superbe festin.

* Et dans des vases d'or versant des flots de vin.

(Il verse sur la manche de Grenouillet.)

GRENOUILLET, furieux.

Ah! sur mon habit!... animal!... tu me le paieras!...

MICHEL.

Avec plaisir, patron. (Ils remuent et restent au second plan.— Robineau et Oscar regagnent la droite.)

NOËLME, passant entre Oscar et Robineau.

Eh bien! mes enfants, nous voilà tous réunis... comme auparavant... à Paris... (À Oscar.) Dans votre chambre, monsieur le notaire... (À Robineau.) ou dans la vôtre, monsieur le notaire. Vous souvenez-vous de votre longue barbe?

ROBINEAU.

Chut!...

MORISSET, à Oscar.

Eh vous, docteur, vous rappelez-vous un certain soir, où vous chantiez vos amours, en vous accompagnant...

OSCAR.

Sur la clarinette?... (Avec aplomb.) Je ne me rappelle pas.

MORISSET.

Eh! mes amis... ne cherchez donc pas à oublier... ces souvenirs-là seront un jour riches pour vous... Rappelez-vous avec bonheur, au contraire, le temps où vous chantiez... (Chantant à mi-voix.)

* Et! youp, youp, youp, tra la la la!... (Ici.)

ROBINEAU ET OSCAR, s'oubliant.

* Et! youp, youp, youp, tra la la la!... (Ici.)

NOËLME, qui s'est levée, les interrompant, et leur désignant les invités qui l'ont vu circuler et se saluer dans le salon du fond.

Chut!... non amis!...

ROBINEAU reprenant sa gratité.

Mes clients!...

OSCAR, de même.

Mes amis!...

MORISSET, de même.

Mon conseil municipal!... (Pendant le chœur suivant, ils remoncent tous pour saluer les invités.)

CHŒUR DES INVITÉS, au fond.

Morisset, Noëlme, Paul, Robineau et Oscar redescendent sur le devant.

Air nouveau de M. J. Nargot.

Glorie à la haute intelligence

De ce grand administrateur!

Tout révisé les sciences

D'un parfait administrateur.

NOËLME, au public.

Air des Étudiants.

Messieurs, notre devoir,

Lorsque l'on a juré,

Serait de voir vieillir

Non nous! mais de jeunesse.

MORISSET.

Toujours!

OSCAR.

Toujours!

ROBINEAU.

Toujours!

NOËLME.

Indulgence et cœurs!

ENSEMBLE, à mi-voix.

Et! youp, youp, youp, tra la la la!... (Ici.)

REPRISE. — CHŒUR, au fond.

Glorie à la haute intelligence, etc.

FIN.

77081

Paris. — Typ. Morris et Cie, rue Amiel, 64.

CHACUN PIÈCE, 20 CENTIMES.
100- et 150- tirages.

THÉÂTRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS,
20, rue Vivienne, à Paris.



YORK

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. OCTAVE FEUILLET et PAUL BOCAGE

REPRÉSENTÉS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, LE 1^{er} JUILLET 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MAJOR DE LISFELD, 60 ans. MM. FÉLIX.
HECTOR DOLHMAN, 35 ans. RAY.
LE CAPITAINE GRUNSBERG, 30 ans. LUCIEN.
LANSMANN, vieux soldat, domestique du Major. KALÉAND.

CENARINE, femme du Major et seconde femme, 35 ans. M^{lle} KARL.
OLYMPIE DURAND, fille du Major et d'un premier lit, 25 ans, personnage idéal. THÉRÈSE.
M^{lle} MAURISSOT, domestique.

La scène se passe à Brémès, en Suisse.

Une salle au premier étage. — Porte au fond ; deux portes latérales. — Une fenêtre praticable. — Sur un guéridon un verre d'eau. — Sur un pan de mur, une peinture au centre de laquelle figure une hallebarde (Lansmann fourbit un sabre détaché de la poignée, Grunberg entre par le fond.)

SCÈNE I.

GRUNSBERG, LANSMANN.

GRUNSBERG.

Lansmann ! (Salut militaire.) Le major ?

LANSMANN.

An jardin, capitaine.

GRUNSBERG.

Ces dames ?

LANSMANN.

Egalement, capitaine... (Rient avec intention.) Hem ! hem ! archange. (Ce personnage doit avoir un débit lent, grêle, et d'une tristesse monotone.)

Quoi ?

LANSMANN.

Je crois que ça y est, pour le coup !
GRUNSBERG, secouant la tête.

Hon !

LANSMANN.

Mais... le notaire est retenu... à six heures précises il sera ici avec toute sa boutique...

GRUNSBERG.

Ne voilà-t-il pas vingt fois qu'on le retient ton notaire... et qu'on le lâche !...

LANSMANN.

Quant à ça, capitaine, elle vous n'a fait pas mal poser, faut être juste... Bonhamm ! quelle pose !

GRUNSBERG.

Pendant quatre ans.

LANSMANN.

Y n'a-t-il quatre ans ?

GRUNSBERG.

Pas bien ! n'avons-nous pas quitté Berlin, le Major et moi, pour venir nous établir en Suisse juste un an après la mort de ce Français, le sieur Durand son premier époux ? Ah !... deux

officiers comme nous, le gloire de l'armée prussienne flânant sur le lac de Brienz, quand nous pourrions errer sur les bords de l'Elbe ou dans les plaines de Brandebourg.

LANSMANN.

Que voulez-vous, capitaine! les affaires de la succession de ce Durand ne nous appelaient-elles pas impérieusement en ce pays; et puis, là, voyez, entre nous, c'est pourtant pas un si vilain endroit que le Suisse; c'est ici que le major a rencontré sa jolie petite femme actuelle, il y a eu hier quatre ans qu'il a couronné le jour où vous avez risqué votre première déclaration à sa fille. Bonhomme! quelle pose!... Eh bien! je vous dirai, capitaine, qu'il était temps pour vous que ça finisse!

GRUNSBERG.

Pourquoi ça?

LANSMANN.

Parce que si ça ne finissait pas ce soir, ça pourrait bien ne finir jamais... avec vous, s'entend.

GRUNSBERG.

Pourquoi ça?

LANSMANN.

Parce qu'il y a des tréboules en campagne?

GRUNSBERG.

Chut! Qu'est-ce?... Parle, Lansmann.

LANSMANN.

Voilà plus d'une quinzaine, mon capitaine, qu'on a passé l'inspection d'un individu maigre, pâle, tourmenté de pékin soigné, qui rôdait à la branc de la grille du jardin... Du côté depuis je l'ai reconnu; tantôt dans une barque sur le lac, tantôt sur le chemin, et toujours cherchant à croiser ces dames. D'abord, moi, je m'étais fourré dans la tête qu'il en voulait à la petite femme de mon major... et je n'attendais qu'une occasion propice pour lui casser la moelle pépinière.

GRUNSBERG.

Et tu es sûr que ce n'était pas en effet la Madame?... de Lisfeld.

LANSMANN.

Il paraîtrait que non, capitaine.

GRUNSBERG.

Sais-tu où il loge?

LANSMANN.

Oui, capitaine, il a tout le troisième chalet sur le rive gauche du lac.

GRUNSBERG.

Bien!... Fais le voir!

LANSMANN.

Alors, ça fait un jeune homme de flambé! (On entend la voix du Major.)

GRUNSBERG.

Silence, Lansmann!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MAJOR, CÉSARINE.

LE MAJOR. (Il entre parlant avec feu à Césarine. Ce personnage doit être aussi en dehors que Grunberg est en dedans.)
Je te répète, mon bon ami, que j'ai fait apposer des affiches sur tous les murs où ça n'est pas défendu.

CÉSARINE.

Mon pauvre York, ne si toi animal! je ne m'en consolerai jamais!... Bonjour, Grunberg. Eh bien! monsieur, tout vient à point à qui sait attendre... Notre fille Olympe paraît enfin patiemment décidée... Ça tient cette fois!

LE MAJOR.

Et voilà ma femme qui s'en va faire ses invitations pour le dîner... le notaire y sera... on rira... après quoi on signera le contrat...

GRUNSBERG.

Mon ami!... voilà le plus beau jour de ma vie... en réservant, bien entendu, celui où j'eus la jambe cassée à Lutzel! (Lansmann et le Colonel disent leurs bonnets grecs.)

LE MAJOR.

Je me le rappelle... Ah!... c'était le bon temps... Ça t'arrive là, en pleine cause... et je te vois encore les quatre fois en l'air criant: *Es lobt der König. (A Césarine.)* Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Combien aurons-nous de personnes à dîner?

CÉSARINE.

Je n'en sais rien... je n'ai pas compté... je sais aujourd'hui d'une humeur masaracra...! Dites-moi, capitaine vous n'avez pas rencontré mon chien, par hasard... mon pauvre York.

GRUNSBERG.

Hélas!... non, belle dame!

CÉSARINE.

Comprend-on cette fatalité qu'il y a sur mes chiens!... En voilà cinq que je perds en moins d'un an!

GRUNSBERG, calme et piqueux.

C'est étonnant! (Il cligne de l'œil au Major qui lui redonne.)

LANSMANN, riant bruyamment.

Hou!

LE MAJOR.

Voulez-vous le taire, toi! (Lansmann sort.)

CÉSARINE.

Et dire qu'on n'en retrouvera pas un!... Tenez, vous avez bien dit, major, je parie que vous ne faites pas mettre assez d'affiches!

LE MAJOR.

Mais ne l'en ai-je pas montré un paquet de deux cents la semaine passée? Je te dis que j'en ai fait mettre sur tous les murs où ça n'est pas défendu... N'est-ce pas, Grunberg?

GRUNSBERG.

Sans doute... Des affiches bleues... Un épagneul blanc et jaune... répondant au nom de York... Récompense benoîte... On ne voit que ça!

SCÈNE III.

LES MÊMES, OLYMPE, entrant.

LE MAJOR.

Ah! voici, ma chère Olympe... Tiens-toi bien, Grunberg... Bonjour, ma fille!

GRUNSBERG, solennel.

Madame!

LE MAJOR.

Eh bien, ma fille!

OLYMPÉ, les yeux baissés.

Mon père... Vous n'êtes pas seul?

LE MAJOR.

Sû, je suis seul!

OLYMPÉ.

Mais, mon père!

LE MAJOR.

Je te dis que je suis seul!... Ma femme ne compte pas, et dans les termes où nous sommes, Grunberg ne compte plus!

GRUNSBERG.

Cependant si vous l'ordonnez, chère madame Durand...

OLYMPÉ.

Non, non, restez, capitaine... Il faut que vous sachiez ce que je viens dire à mon père... (Olympe va serrer la main de Césarine, pendant que Grunberg parle au Major.—Olympe à Césarine, bas.) Avez-vous lu le lettre de ce jeune homme, des bords du lac?

CÉSARINE, la montrant.

Oui

OLYMPÉ.

Me croyez-vous émué sincèrement?

CÉSARINE.

Ah! le pauvre Olympe!... je crains que vous ne vous mépreniez! (Grunberg pendant ce temps a couru avec le Major, qui lui dit tout haut en finissant:)

LE MAJOR.

Tu vas voir... Parlez, ma fille... Voyons, qu'avez-vous à me dire?

OLYMPÉ.

Mon père, c'est au sujet de ce mariage...

LE MAJOR.

Eh bien!

GRUNSBERG, à part.

Je tremble à part moi!

OLYMPÉ.

Eh bien, mon père... j'ai réfléchi!...

LANSMANN, avec un geste de désespoir.

Oh! guignem!

LE MAJOR.

Ve te promener!

CÉSARINE.

Écoutez-la, mon ami!

OLYMPÉ.

J'ai tout appris par moi-même tout ce que l'urne de l'hymen peut contenir de larmes pour ne pas redouter les dangers d'un union précipitée.

LE MAJOR.

Précipitée!... Après quatre ans de réflexions? Enfin, je te l'accorde... Durand était un polisson... Il m'avait trompé moi-même indignement... car il n'avait dit qu'il jouissait d'une bonne santé, et c'était faux, puisqu'il est mort...

CELINE.

Vous voyez à quel on peut être exposée...

LE MAJOR.

Oui, ma chère amie, avec un iacoune. (*A Olympe.*) Mais est-ce que tu ne connais pas Grunberg? Enfin, ma fille, écoute, tu es complètement majeure; tu feras ce qui te plaira... Mais si tu me fais encore une fois la farce insupportable de refuser mon ami Grunberg, tu iras consulter le vœu de ton cœur où tu voudras. Mais ce sera hors du ma maison!

GRUNBERG.

Ah! guignon!

OLYMP.

Mon père, jusqu'à l'heure de la signature du contrat, je demande à garder toute la liberté de mon choix... C'est une bizarrerie... une folie... soit... Mais je vous prie, mon père, et vous aussi, capitaine, de descendre à cette dernière faiblesse...

LE MAJOR.

Pard!... Nous y consentons, n'est-ce pas, Grunberg?

GRUNBERG.

Mais, mon ami...

LE MAJOR.

Laisse-moi donc faire... (*Il tire sa montre.*) Il est trois heures; le notaire vient à six; si tu veux réfléchir et faire ta toilette, tu n'as que le temps... ainsi, va vite...

OLYMP.

Merci, mon père, et vous aussi, estimable capitaine.

ENSEMBLE.

Air.

CELINE.

Adieu, mon père, sans plus attendre,
Je vais inviter mon ami,
Soyez-en certain, mon vieux gendre,
L'hymen ne sera plus romu.

OLYMP.

Si ce bon jeune homme au cœur tendre
Vient ainsi qu'il me l'a promis,
A m'épouser il peut prétendre;
Refuser ne s'est plus permis.

LE MAJOR.

Ce soir, j'ai grande peur d'attendre,
Dire devant tous mon ami,
Qu'Olympe veut encore attendre,
Que l'hymen est encore romu.

GRUNBERG.

D'après cela, je crois comprendre
Que l'hymen est encore romu!
Quand on est jeune, on peut attendre;
A moi, cela s'est plus permis.

CELINE.

Si quelquefois, pendant mon absence,
Vous rapportez mon chien, taudis,
Donnez-moi cent francs de récompense.

LE MAJOR.

C'est franc. (*A part.*) C'est caletos, plutôt!

ENSEMBLE, repart.

SCÈNE IV.

LE MAJOR, GRUNBERG.

LE MAJOR, secouant violemment une chaise, et faisant rouler les roues.

Mille... dix mille... trente mille saluts de cavalerie!
GRUNBERG, tranquillement.

Allons, Linfeld, allons!

LE MAJOR.

Mais je te dis qu'elle trouble ma vie avec ses ignobles chiens! J'aimerais mieux qu'elle aînât... je ne sais quoi... (*Avec force.*) Qu'elle jouât du piano!

GRUNBERG.

Ah! tu vas trop loin, mon ami, tu vas trop loin... véritablement je ne te comprends pas... J'aimerais assez, moi, que ma femme eût une passion inoffensive comme celle-là... C'est une garantie...

LE MAJOR.

C'est possible! tu peux avoir raison... Mais je n'en suis pas maître... Depuis que j'ai vu... ce pauvre Schlick expirer à mes pieds dans les convulsions de la rage... je ne puis pas sentir un chien frôler ma guêbre sans avoir froid dans les os... C'est un effet physique, que vous-tu!... J'ai mal aux nerfs, comme une femmelette!... J'en suis honteux... mais c'est comme ça... Juge ce que j'ai dû éprouver, quand j'ai vu, il y a huit jours, cet horrible York prendre des airs de languette et de mélancolie... C'est juste comme ça que ça commence... Brr!... C'est alors, Grunberg, que j'ai mis pour la cinquième fois ton obligation à l'épreuve.

GRUNBERG.

Non ami, ta confiance n'a pas été trompée; York a rejoint ses quatre prédécesseurs.

LE MAJOR, baissant le voile et dramatiquement.

Au fond du lac?

GRUNBERG.

Au fond du lac.

LE MAJOR.

Une pierre au cou?

GRUNBERG.

Une pierre au cou.

LE MAJOR.

De nuit?

GRUNBERG.

De nuit.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LANSMANN.

LE MAJOR.

Qu'est-ce qu'il y a?

LANSMANN.

Mon major, c'est un monsieur.

LE MAJOR.

C'est un imbécile! Qu'est-ce qu'il veut?

LANSMANN.

Mon major, il rapporte le chien du Madama.

LE MAJOR.

Le chien... York? est mille saluts de cavalerie!...

GRUNBERG.

C'est impossible!

LANSMANN.

Ça y est tout de même, mon major.

LE MAJOR.

Dis-moi, Lanseman... ma femme n'est pas rentrée?

LANSMANN.

Pas encore, major.

LE MAJOR.

C'est bien; fais monter ce monsieur.

LANSMANN, bas à Grunberg.

Petit capitaine!... C'est lui!... Le jeune homme!... le trouble-déjà!...

GRUNBERG.

Ciel!... Oh! très-bien... fort bon!... (*Lanseman sort.*)

SCÈNE VI.

LE MAJOR, GRUNBERG.

LE MAJOR, croissant les bras.

Eh bien?

GRUNBERG.

Eh bien, que veux-tu, mon ami, j'en n'y comprends rien

LE MAJOR.

Et dire que cet animal-là va me réclamer une récompense encore!

LANSMANN, ouvrant la porte.

Les messieurs! (*Le Major et Grunberg se croisent les bras et se regardent l'air apathique et concentré, face au public.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HECTOR, apportant York si le chien est poité, le tenant en laisse s'il est trop lourd.

HECTOR, se levant.

Major!... Monsieur!

LE MAJOR, assis.

Bonjour, monsieur!

GRUNBERG, assis.

Bonjour.

HECTOR.

Major, je vous ramène votre favori...

LE MAJOR.

Merci bien !

HECTOR.

La semaine dernière, à la nuit close, comme je me promenaïs au bord de lac, j'aperçus à une certaine distance quelque chose qui se débattait dans l'eau... J'étais mon habit, je fis une douzaine de brames, et je trouvai ce pauvre animal tellement épuisé que sans moi, j'ose le dire, il n'aurait jamais regagné le continent.

LE MAJOR.

Trop bon !

HECTOR.

La corde qu'il avait en cou indiquait qu'il avait été victime d'un attentat prémédité... Aussi, croyant sans doute avoir encore affaire à un infâme meurtrier...

GRUNSBURG, sautant au coup sec et énergique.

Hein ?

HECTOR.

Il commença par m'endosser tout son clavier des l'épaulé.

LE MAJOR.

Très-bien !

HECTOR.

Ce qui prouve qu'en fait de reconnaissance, il y a des choses qui valent des hommes... et réciproquement... Mais je dois dire que depuis...

LE MAJOR.

Et comment se fait-il, monsieur, que vous ayez gardé ce chien durant huit jours sans le rendre à son propriétaire ?

HECTOR.

Permettez, major...

LE MAJOR.

On ne se joue pas ainsi, monsieur, des regrets, du deuil d'une famille entière !

GRUNSBURG.

Ça n'a pas de nom ?

HECTOR.

Permettez, major.

LE MAJOR.

Ei vous avez peut-être encore, monsieur, me demander une récompense ?

HECTOR.

Non, major... on du moins on fait de récompense, je n'ai désiré que l'honneur d'être admis, en qualité de voisin de campagne, à vous présenter mes dévotion.

LE MAJOR, se levant.

Hum ! C'est différent, monsieur. (Le Major se prendre une chaise et la place au milieu de théâtre.) Asséyez-vous donc ! (Il reprend sa pose.) Le Major et Grunberg sont debout, les bras croisés, face au public, chacun d'un côté de la chaise.)

HECTOR. (Il s'assoit, puis après un instant, voyant ses deux acolytes toujours debout, immobiles et lui tournant le dos, il se lève, retourne la chaise, et se balance sur le dossier, avec embarras, puis il dit à part.)

Ah çà, qu'est-ce que cela veut dire ? (Il tire de sa poche son portefeuille et lui.) Le major... maître indécrottable C'est bien cela, n'est-ce pas ? (Il s'assoit.)

LE MAJOR.

Vous dites ?

HECTOR.

Je n'ai pas parlé, major. (Nouveau silence.)

LE MAJOR.

Vous habitez Brienz, monsieur ?

HECTOR.

Major, j'ai l'intention d'y passer une partie de l'été.

LE MAJOR.

Pourquoi cela, monsieur ?

HECTOR.

Mais d'abord à cause de la beauté du lieu, ensuite à cause de l'agrement que paraît offrir le commerce des habitants.

LE MAJOR.

Et... dites-moi, monsieur... vous avez sans doute, dans le monde, une autre profession que de sauver les chiens qui ennoient ?

HECTOR, un peu sec d'abord, puis s'échauffant peu à peu jusqu'à la fin de la scène.

Oui, major, je suis avocat.

LE MAJOR.

Avocat... Dis donc, Grunberg... Avocat ! (Il s'assoit.)

GRUNSBURG, ricanant.

Hun !... hun !... Ils sont tous avocats ! (Il s'assoit.)

LE MAJOR.

En Prusse, monsieur, on n'est pas avocat... On est militaire.

HECTOR.

J'avais moi-même, major, de l'inclination pour cette carrière ; malheureusement en m'a trouvé la vue trop faible.

LE MAJOR.

La vue faible... Grunberg !

GRUNSBURG.

Hi ! hi ! Ils ont tous la vue faible !

LE MAJOR.

En Prusse, monsieur, on prend tout, même les infirmes !

GRUNSBURG.

Même les peltres !

HECTOR, à demi-voix.

Même les crétinat

LE MAJOR, vivement à Grunberg.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

GRUNSBURG.

Même les chrétiées, je crois... Je no sais pas en qu'il veut

iro.

LE MAJOR.

Puis-je avoir la satisfaction, l'honneur et l'avantage de savoir votre nom, monsieur ?

HECTOR.

Hector Dolbrun, monsieur.

LE MAJOR.

Dolbrun !... Ah ! par exemple, cecl est un peu trop fort ! dis-enc, Grunberg... vous vous appelez Dolbrun, vous ? mais, je vous le delenda, entendez-vous ?

HECTOR.

Pourquoi donc, si l vous plaît ?

LE MAJOR.

Parce que j'ai connu dans l'armée française un Dolbrun qui était colonel à vingt-quatre ans, général à trente, que j'estime comme le brave des braves et qui n'aurait pas souffert un quart de seconde qu'en lui chatouillât le nez comme je vous le chatouille depuis dix minutes !

HECTOR, au point muet.

Quant à cela, major, si je ne m'étais pas tenu à quatre, pour raient à moi coques, il y a longtemps, d'ailleurs le croire, que j'aurais décroché cette hallebarde, et que je vous aurais rompu les reins ! (Mouvement du Major.) Mais j'aurais eu tort, car j'aurais perdu le plaisir de vous entendre faire si chaudement l'ogé de mon père.

LE MAJOR.

Votre père !... Qui ça ?

HECTOR.

Le général Dolbrun... Voici une lettre de sa main, major.

LE MAJOR, ouvrant vivement la lettre.

Comment !... Oui, ma foi... En vérité, oui... dis donc, Grunberg... c'est le propre fils du Dolbrun, ma parole d'honneur !

GRUNSBURG, soucieux.

Eh bien !... c'est bon !

LE MAJOR.

Comment, diable, jeune homme ! Et vous avez eu l'idée de me rompre les reins, disiez-vous ?

HECTOR.

Franchement, major, ça me dérangait beaucoup.

LE MAJOR.

Me rompre les reins ! Mais sarez-vous une chose, non gaillard ?... Sarez-vous que je rais vous prendre en adoration, moi !

HECTOR.

C'est ce que je demande, Major.

GRUNSBURG, à part.

Triple goignos !

LE MAJOR.

Mais pourquoi no pas me dire ça plus vite ?... Expliquez-vous, voyons, mon garçon ?... qu'est-ce que c'est que cette grande

affaire dont vous voulez me parler, et que votre père approuve de tout cœur, à ce qu'il dit...

HECTOR.

Majot, je vous avoue que j'attendais que vous fussiez seul.

LE MAJOR.

Gransberg, mon ami... tu entends... le fils de Dolbrun... Nous n'avons rien à lui refuser.

OSWEGES.

C'est bien, c'est bien. (Il fait quelques pas vers la droite.)

LE MAJOR.

A propos, mon vieux, fais-moi le plaisir d'emmenner York... hein ?... Garde-le deux à la cave jusqu'à ce soir...

OSWEGES.

C'est ça !... On prendra le plaisir de noyer un chien pour que monsieur aille le repêcher !

LE MAJOR.

Allons donc ! le fils d'un vieux camarade ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

OSWEGES.

C'est bien, c'est bien !... (Avec salutation à Hector.) Au revoir, jeune homme !

HECTOR.

Monsieur, j'ai bien l'honneur...

OSWEGES.

Au revoir. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE MAJOR et HECTOR.

HECTOR.

Ab ça, major... ce chien que j'ai sauvé... Aurais-je fait une bétise ?

LE MAJOR.

Complète, mon garçon... Je vous expliquerai ça... Mais contentez-vous votre affaire, et si je puis vous rendre quelque service... (Il lui offre sa chaise et d'attend lui-même.)

HECTOR.

Majot, c'est toute une histoire.

LE MAJOR.

Bravot

HECTOR.

Première partie... Aimez-vous les omnibus, major ?

LE MAJOR.

Me fait, non !

HECTOR.

Comme moi... Et le macadam ?

LE MAJOR.

Pas davantage !

HECTOR.

Toujours comme moi... Toutefois ces deux infirmités de la vie parisienne ont ce beau côté qu'un homme ne peut traverser l'un, ni monter dans l'autre, sans dévoiler en partie sa base... C'est ce qui m'engage l'en passé à prendre un entrecôte sur le boulevard, en face une statue d'omnibus.

LE MAJOR.

Ah ! farceur !

HECTOR.

Oui, major, je vous l'avoue... Il y a dans cette région délicieuse de la jambe d'une femme... un je ne sais quel ma va directement à la fine pointe du cœur... C'est une sensualité, mais curieuse dans de certaines bornes, je ne la crois point subversive de tout ordre social.

LE MAJOR.

Non, parlons !

HECTOR.

Ah !... Eh bien ! il y a trois mois... c'était une vraie journée de printemps... Il pleuvait depuis quarante-huit heures... le macadam était sous ses charmes, et les omnibus triomphaient sur toutes les lignes... J'étais à ma fenêtre, bien entendu ; tout à coup... dieu et dessein !... j'avais vu les degrés d'un ignoble marche-pied... dominant la main à un éléphant conducteur... deux ministres de l'empire céleste... ou plutôt deux coupe-pieds d'ange espagnols... je lève les yeux... le visage était conforme... la four était digne de la plante !... C'en était trop... un vertige me saisit... et paf ! je me précipitai... dans mon coussin !

LE MAJOR.

Bravot... voilà comme j'étais !... Je me rappelle... un soir, à Potsdam...

HECTOR.

J'arrive sur le trottoir, comme un... parachute... je devrais

d'un seul regard trente mètres d'asphalte... Plus rien !... elle avait disparu... ou plutôt... (baisant la coiffe sur un ton confidentiel) elle s'était envolée... elle avait dû s'envoler avec ses deux petits pieds !

LE MAJOR.

Ah ! diantre !

HECTOR.

Alors...

LE MAJOR.

Alors...

HECTOR.

Fin de la première partie.

LE MAJOR.

Jeune homme, vous m'intéressez infiniment... vous êtes très-gai... vous me plaisez beaucoup... Mais, jusqu'à présent, je ne vois pas du tout en quoi je puis vous être utile.

HECTOR.

Un peu de patience. Deux mois et demi s'écouleront... Je reprends mon train de vie ordinaire... je fréquente le Palais... je pète deux ou trois affaires... (insistant) très-importantes !... Distractions inutiles !... Les deux coupe-pieds de mon inconnue étaient toujours là... nous mes yeux... dans ma robe... sortait avec moi, rentrant avec moi, dînant avec moi... (Il s'arrête tout à coup comme prêt de dire une sottise, et s'agit discrètement.) Toujours !

LE MAJOR.

Enfin !... l'avez-vous retrouvée, oui ou non, cette diaboloselle ?

HECTOR.

Oui... et non !... Oui... car je l'ai retrouvée... Non... car ce n'est pas une diaboloselle... loin de là... Il y a aujourd'hui quinze jours, il y avait bal chez le bourgmestre.

LE MAJOR.

Tiens ! j'y étais !

HECTOR.

J'y étais aussi... Nous y étions tous les deux... Mes membra dans un bal, major, sont des plus paisibles. Je suis de ceux qui se tiennent dans l'entre-deux des portes, se collant contre la muraille quand les plateaux passent... et attendant patiemment, le torpée dans l'œil, que ce peu de coquillage que le mode laisse aux femmes... achève de tomber. J'étais donc à mon poste habituel... On valsait... (Chantant l'air de la Folie.) Tre, la, la, la.

LE MAJOR.

Quel est donc cet air ?

HECTOR.

C'est bien cela ? Quel est donc cet air ?... Bref ! en valsait... Je suivais d'un lorgnon distrait ce tourbillon qui passait devant moi, quand soudain j'apporçai, glissant dans un flut de gaze et de dentelles, comme deux petites souris blanches...

LE MAJOR.

Vos petits pieds ? Bah !

HECTOR.

Ornés de leurs ocheilles !... Major, on ne meurt pas de joie, je vous le répète...

LE MAJOR.

Pardon... vous ne me l'avez pas encore dit.

HECTOR.

Ne vous l'avez-je pas encore dit ?

LE MAJOR.

Non.

HECTOR.

Soit... Eh bien !... (Il hésite.) Qu'est-ce que je vous disais donc ?

LE MAJOR.

Vous me disiez : On ne meurt pas de joie.

HECTOR.

Ah ! ehl vous voyez bien que je vous l'avais dit !... Je demeurai pendant quelques minutes comme frappé de chloroforme, et je ne recouvrai l'usage de la parole qu'au voyant ma divine inconnue traverser le salon au bras d'une autre dame, comme pour faire sa retraite... Cregnant de la perdre une seconde fois, je dressai l'œil avec empressement à mon voisin qu'elle était ces deux femmes... ou plutôt ces deux grâces... L'une, me répondit-elle, est la femme, et l'autre la fille du brave major de Laid.

LE MAJOR, se levant.

Ma femme et ma fille !

HECTOR, se levant.

Oui, major, votre charmante fille... et votre femme également charmante. (A part.) Un vrai sapour...

LE COLONEL.

Ah çà, mon garçon... où voulez-vous en venir?

RECTOR.

A ceci simplement, major : je suis amoureux fou de madame Olympe Durand, votre fille, et je viens sans façon, franchement, vous dire comme à un vieil ami de mon père : Major, voulez-vous de moi pour votre gendre ?

LE MAJOR.

Jeune homme, je suis très-honorable à votre demande, mais je vous déclare qu'elle m'honore beaucoup... A la vérité, je n'ai jamais regardé les pieds d'Olympe... Je suis qu'elle valait passablement... Mais ce n'est pas une beauté à faire des passions.

RECTOR.

Major, vous vous trompez... J'en suis la preuve vivante.

LE MAJOR.

Enfin, ça vous regarde... Hector ! *(Il lui prend le mou.)* Le diable m'emporte, vous me plaisez énormément... Entre nous, senez, je vous préfère de beaucoup à Grunberg... Vous avez de la galie... de l'entrain... tandis que Grunberg et moi, nous sommes bêtes comme des ânes... Nous possédons nos sœurs à parier silencieusement, à boire le glas-là... et à nous emb... rhumer réciproquement... Vous, vous m'amusez... vous me faites rire... de plus, je n'ai rien à refuser à votre père... bref... plaisez à ma fille... elle est la vaine...

RECTOR.

Ah ! major !...

LE MAJOR.

Dites-moi... dans le cas où ma fille consentirait, vous ne seriez pas homme à signer le contrat ce soir, hein ?

RECTOR.

Pourquoi donc pas, major ?

LE MAJOR.

Ça vous va-t-il... brave !... Je vais vous envoyer ma femme et ma fille... Enlevez-les toutes deux à la bayonnette, mon gaillard.

RECTOR.

Où, major, où... j'y ferai mon possible... Encore un mot, je vous prie... je désire vivement plaire à ma belle-mère... Mais on la connaît pas du tout, j'ai peur de commettre quelques gâcherie...

LE MAJOR.

Ma femme à le cœur tendre... Prenez-la par les sentiments... Tout... dites-lui que vous avez sauté son chien... Par exemple, n'allez pas dire cela à ma fille ; dites-lui, au contraire, que vous l'avez noyé... ça lui fera plaisir.

RECTOR.

Bon !... Permettez-moi !... *(Il tire un portefeuille et écrit.)*

LE MAJOR.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

RECTOR.

Ma mémoire est un peu courtois... et j'ai l'habitude de prendre note des renseignements qui peuvent m'être utiles... *(Il écrit.)* Prendre la note par les sentiments, lui dire que j'ai sauté son chien...

LE MAJOR.

Tiens ! la drôle d'idée ! *(Il regarde par-dessus l'épaule d'Hector qui continue d'écrire.)*

RECTOR.

A la fille, que c'est moi qui l'ai noyé...

LE MAJOR, bruyamment.

Ah çà, qu'est-ce que je vais là ?... Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

RECTOR, sans se déranger.

Quoi donc, major ?

LE MAJOR, touchant le feuillet.

Ici, en haut de la page... « Le major... mâchoire indécrottable »

RECTOR.

Ah ! grand Dieu !... Où donc ?

LE MAJOR.

Ici !

RECTOR, embarrassé.

Là !... Ah ! oui !... oui !...

LE MAJOR.

Qu'est-ce que ça veut dire, s'il vous plaît ?

RECTOR.

Que diable ça peut-il vouloir dire, ça fait ?... *(Après un moment.)* Ah ! je me rappelle... Chut !

LE MAJOR.

Quoi ? voyons !

RECTOR.

Chut !... C'est un secret... Vous connaissez le vieux baron Moulinier ?

LE MAJOR.

Ah ! Moulinier... du tout ?

RECTOR.

Eh bien, ni moi non plus. *(Haut.)* Il demeure à Lausanne ce vilain... et à mon dernier voyage, il m'a chargé d'innocentes commissions pour son dentiste.

Bah !

LE MAJOR.

RECTOR.

Où... chut !... Il a un râtelier... J'en ai même parce que le met on m'est pas venu dans la bouche.

LE MAJOR.

Mais... indécrottable... Qu'est-ce que ça veut dire ?

RECTOR.

Indécrottable !... Il n'y a pas d'indécrottable... Il y a d'indécrottable... C'est un râtelier à pivot !

LE MAJOR.

Ah ! bon !... comme le mien !...

RECTOR.

Bige !... Ah !...

LE MAJOR.

Chut ! Allons, c'est assez bavarder... Ma femme doit être rentrée... Ma fille doit avoir achevé sa toilette... je vous envoie ces dames, et je cours chez le notaire.

SCÈNE IX.

RECTOR, seul, puis LANSMANN.

RECTOR.

Eh bien ! au fond... c'est un bon homme... Je m'en accommoderai très-bien... D'abord, je viendrai le voir très-rarement... et quand je viendrai le voir, j'en ai mes promesses... Voilà comment il faut le prendre ! Ah çà, mais dites-moi donc un peu, je me marie... Ce n'est pas une plaisanterie cette fois... Il y a un noisire !... c'est un peu prompt... c'est un peu brusque... Mais tant mieux ! j'échappe aux fastidieuses préliminaires de l'hygiène... du premier coup de dent, j'entame la lune de miel ! J'apporte dans l'esquif nuptial toute la nouveauté, toute la fraîcheur de mon amour !... C'est charmant ! Je suis ravi !... Ce matin même, j'ai poussé l'audace jusqu'à lui faire remettre, par le facteur rural, un petit billet... de huit pages... sans ratures... où je lui peins mes sentiments avec une énergie extraordinaire... ça a dû lui coûter dix sous... mais je ne les regrette pas. *(Depuis quelques instants Lansmann est entré pour replacer un sacre dans la panoplie.)* Eh bien, Lansmann !...

LANSMANN.

Monsieur !

RECTOR.

Mon vieux brave, je te dirai que je vais épouser ta maîtresse.

LANSMANN.

Laquelle, monsieur ?

RECTOR.

Mais probablement celle qui est veuve... Voilà un louis, Dis-moi, tu ne sais rien de particulier sur madame Olympe Durand ?

LANSMANN.

Non... et vous ?...

RECTOR.

Tu es étonnant... Je t'interroge... je no t'instruis pas !... Voyons... tu ne pourrais pas dire seulement à elle, elle ronfle !...

LANSMANN.

La nuit ?

RECTOR.

Parbleu !... sans doute, la nuit.

LANSMANN.

Dame ! elle peut ronfler... comme elle peut ne pas ronfler... vous savez... Il y en a qui ronflent et d'autres qui ne ronflent pas...

RECTOR, contenant sa colère.

Es-tu sûr de ça ?

LANDMANN.

Moi, par exemple, je renfile comme un canon.

HECTOR.

Et ça ne t'empêche pas de dormir ?

LANDMANN.

Moi non... puisque je renfile en dormant... ça ne m'empêche pas de dormir...

HECTOR.

Alors, comment sais-tu que tu renfiles ?

LANDMANN, embarrassé.

Dem !

HECTOR.

Sacré dié, va !... Allons va-t'en ! (Landmann sort.)

SCÈNE X.

HECTOR, seul.

C'est bien fait... Ça m'apprendra... Il y a quelque chose d'ignoble à interroger les démoniaques...

SCÈNE XI.

HECTOR, OLYMPE, CÉSARINE.

HECTOR, s'avançant à Olympe.

Mesdames...

OLYMPE, les yeux ridiculement baissés.

Monsieur !

CÉSARINE.

C'est bien lui... c'est bien le jeune homme qui me suit depuis quinze jours !

HECTOR, regardant Césarine.

Madame... (À part.) Elle est charmante !

CÉSARINE, à part.

Il prend Olympe pour ma mère et c'est moi qu'il veut demander en mariage !

HECTOR, à part.

Elle a l'air bien timide, la maman !... (Haut.) Mesdames, vous voyez devant vous un solliciteur... un suppliant... je suis forcé d'invoquer la gravité impérieuse des circonstances, pour justifier ce que ma démarche a de précipité... d'inattendu...

OLYMPE.

D'inattendu ?... Oh !... non !...

HECTOR, à part.

J'aurais préféré que ce soit fait dit par la fille... enfant... (Haut.) Olympe, pudique.

D'abord, nous vous avons remarqué plus d'une fois sur notre chemin, et il était difficile de ne méprendre au jeu de vos regards.

CÉSARINE, à part.

Voyez-vous, la vieille coquette !

HECTOR, à part.

Ah ! la maman ! avec son petit air chose... Elle y voit clair, allez ! (Haut et regardant Césarine.) Comment ! vous avez daigné présenter...

OLYMPE, s'avançant.

Ce que votre lettre m'a confié ce matin

HECTOR.

Ma lettre !...

CÉSARINE, à part.

Mais, si je la laisse faire elle va comploter un véritable homicide !

HECTOR, regardant Césarine.

Vous avez ma lettre ?...

OLYMPE.

C'est à dire...

CÉSARINE.

C'est moi qui l'ai... (Elle la montre. À part.) Je ne puis pourtant pas la laisser se fourvoyer plus longtemps...

HECTOR, à part.

Elle l'a montrée à sa mère. C'est une fille très-bien élevée.

CÉSARINE, à part.

Il faut que je l'avertisse ! (Haut.) Monsieur, je dois vous prévenir...

HECTOR, haut à Olympe.

Madame, j'ose croire que cette lettre ne contenait rien qui pût offenser même les yeux d'une mère.

OLYMPE.

J'en conviens

CÉSARINE.

Permettez-moi cependant de vous dire, monsieur...

HECTOR.

Non, madame, et s'il en était autrement, tout men sang ne suffirait pas à laver cette offense !... d'ailleurs, j'ose dire que ce ne serait pas la première fois qu'il aurait eue pour vous !

OLYMPE.

Et quoi !

CÉSARINE.

Vous vous êtes battu pour...

HECTOR.

Non, j'ai été merdu...

CÉSARINE et OLYMPE.

Merdu !...

HECTOR.

Oui... merdu... par un chien... le vôtre...

CÉSARINE.

Par Verck ?

OLYMPE, à part.

Oh ! la vilaine bête !

CÉSARINE.

Vous pouvez me donner de ses nouvelles ?

HECTOR, à part.

Oh ! la petite méchante, comme ses yeux s'enflamment. (Haut.) Oui, mesdames, je puis vous en donner de bonnes nouvelles.

CÉSARINE.

Parlez, monsieur...

HECTOR, à part.

La mère aime les chiens, la fille les déteste, bon ! (Haut.) Com un faible mérite sans doute, mesdames, quo d'avoir su deviner vos goûts... mais enfin, je le mérite, j'ai eu. Comme vous d'abord... (À Olympe.) J'adore les chiens. (Bas à Césarine.) Je les déteste !

CÉSARINE.

Est-il possible !

HECTOR.

Et bien ! je le recense ! Il y a huit jours au milieu du lac, une pierre au... et après une lutte qui m'a laissé des traces sanglantes sur cette épaule, j'eus le bonheur... (Bas à Olympe.) de le ramener sain et sauf... (Bas à Césarine.) De le nager complètement !

CÉSARINE, à part.

Fi ! l'hercule !... Ah ! c'est ainsi !... Ah ! il a noyé mon chien ! Et bien ! tant pis pour lui qu'il épouse Olympe ! je vais le laisser se noyer à son tour !

HECTOR, à Olympe.

Madame, le major a été touché de mes sentiments. (À Césarine.) De ces sentiments que j'aurais pu rendre ce matin dans ma lettre... Il ne manque plus qu'une parole de vos lèvres, pour que je sois le plus heureux des hommes... des amants !...

OLYMPE, à part.

Avec quelle adresse il flatte sa belle-mère !...

CÉSARINE.

Mon Dieu, monsieur, les vœux du major sont des ordres pour moi... et s'il en est ainsi, quoque je blâme en cette affaire une précipitation, dont je souhaite qu'on n'ait pas à se repentir.

HECTOR.

Ah ! jamais je ne m'en repenirai... je le jure...

OLYMPE.

Il ne faut jurer de rien, mon ami...

CÉSARINE.

Ah ! monsieur, le mariage fait tomber bien des veilles.

HECTOR.

Madame, tant mieux !

OLYMPE.

Songez que c'est mon âme, ma vie tout entière que vous me demandez !

HECTOR, à part.

Allons, elle est bonne mère ! (Haut.) Madame, je crois vous comprendre... et je saurai me rendre digne... Vous n'avez jamais eu de fils, madame ?

OLYMPE, surprise.

Mais, monsieur... non.

HECTOR, d'un ton pénétré.

Et bien ! laissez-moi vous le dire, la main sur le cœur, vous en auriez un... bientôt !

Monsieur!

OLYMPÉ.

ACTEUR.

Oui, madame... un fils... souffrez-vous que je prenne à genoux cet engagement sacré?... *(Il s'incline jusqu'à terre. Au même instant Grunberg paraît à la porte du fond qu'il referme aussitôt.)*

Vraiment, ceci est trop fort, je ne puis plus!

OLYMPÉ.

Monsieur, reprenez-vous... je ne pourrais supporter plus longtemps cet entretien...

HECTOR.

Soit, madame; je respecte votre émotion. n'en parlons plus... mais compétez-y... compétez-y... et, à mon tour, puis-je espérer que vous daignerez favoriser mes vœux?

OLYMPÉ.

S'il ne dépend que de moi, Hector... vous serez heureux!

HECTOR.

Ah!... madame!... *(Il lui baise la main. A Césarine.)* J'attends maintenant votre réponse.

CÉSARINE.

Je n'ai qu'un mot à dire, monsieur! Puisqu'il est question de contrat, tout ce que vous signerez, le major et vous, je le signerai...

HECTOR.

Ah!... toute ma vie pour en seul mot. *(Il lui baise la main.)*

OLYMPÉ.

Ah!... *Fait marier ma fille.*

A l'épouser tout me conviendrait
En lui je mets tout mon bonheur.
Hector, à toi toute ma vie,
Tous les battements de mon cœur.

CÉSARINE.

En le voyant, j'étais comble
De la bête du son erreur.
Mais maintenant tout me conviendrait
A me venger de sa douleur.

HECTOR.

Non, jamais femme aussi jolie
D'un mortel n'a troublé le cœur.
O femme! à toi toute ma vie,
En toi je mets tout mon bonheur.

OLYMPÉ.

Hector, à toi tout mon amour.

HECTOR.

A vous ma vie entière!

CÉSARINE.

Il a tout mon cœur, j'espère,

Le sayer à son tour.

ENSEMBLE, reprise.

(Césarine sort la première, Olympe la suit, et croise un baiser à Hector en sortant.)

SCÈNE XII.

HECTOR, puis GRUNBERG.

GRUNBERG.

Enfin, le voilà seul...

HECTOR.

Allons! ça va bien... ça va très-bien... *(Grunberg, qui est entré sur les dernières phrases, lui frappe sur l'épaule.)* Entrez! qui est-ce qui est là?

GRUNBERG.

C'est moi, jeune homme! Je vous salue, jeune homme!

HECTOR.

Monsieur, recevez mes compliments distingués!

GRUNBERG.

Vos compliments sur quel, monsieur?

HECTOR.

Comme il vous plaira, monsieur. N'ayant pas l'honneur de vous connaître depuis fort longtemps... je vous fais compliment sur la première chose venue... sur la politesse de votre accueil, si vous voulez.

GRUNBERG.

On me nomme Grunberg, monsieur.

HECTOR.

Ah! Grunberg!... Mes compliments, monsieur.

GRUNBERG.

Grunberg, capitaine en retraite.

HECTOR.

Je m'en doutais, monsieur.

GRUNBERG.

En 1807, j'étais avec une Tyrolienne... son mari voulait faire le jaloux... je le tuai dans un duel à la carabine.

HECTOR.

C'est une histoire des temps passés... soit... je m'en régale volontiers.

GRUNBERG.

Deux ans après je fus aimé d'une Wurtembergeoise, laquelle était duchesse: elle me trompa pour un jeune homme qui avait des chœurs de votre nasque! je le dépêchai d'une botte à fond.

HECTOR.

Permettez-moi de plaindre sa famille!

GRUNBERG.

En Espagne, je me pris de querelle avec un alcade... à propos de sa maîtresse qui me trouvait de son goût.

HECTOR.

Je vous croire qu'elle était belle femme!

GRUNBERG.

Magnifique, monsieur; j'en voyais une dalle de pistolet dans l'œil droit de l'alcade.

HECTOR.

Fit un mot vous l'éborgnâtes?

GRUNBERG.

Je fis mieux... car il en mourut sur l'heure.

HECTOR.

Vous avez la main malheureuse, à ce que je vois, monsieur?

GRUNBERG.

C'est un inconvénient que j'ai en effet. Oui, monsieur, mais passons.

HECTOR.

Volontiers...

GRUNBERG.

Vous venez, dit-on, pour épouser la fille du major.

HECTOR.

C'est mon projet, oui, monsieur.

GRUNBERG.

Je comptais en faire ma femme, monsieur, mon épouse.

HECTOR.

Je l'ai eue dire.

GRUNBERG.

Je mets en fait, monsieur, qu'un homme qui depuis quatre années, dont une bissestide, s'étudie à filer le parfait au vis-à-vis d'une dame... ne se laisse pas moucher par le premier venu.

HECTOR.

Permettez, capitaine; le premier venu, c'est vous... puisque je suis le second.

GRUNBERG.

Jeune homme... quand on a juché de maris malheureux toutes les capitales de l'Europe, quand on a chanté la seguedille sous toutes les latitudes.

HECTOR.

Vous savez l'histoire, capitaine... La cigale ayant chanté tout l'été... etc... quand le bise fut venu.

GRUNBERG.

D'accord, monsieur; mais autant aurait-il valu me prendre le nez entre le pouce et l'index.

HECTOR.

Abi par exemple.

GRUNBERG.

C'est mon opinion... toutefois, jeune homme, s'il est nécessaire de vous marcher en plein sur la botte, pour vous faire apercevoir que j'ai l'honneur de vous chercher querelle?

HECTOR.

Vous seriez tort, capitaine, d'en venir là. Je vous avertis que ma botte est distique, elle rebondit!

GRUNBERG.

C'est bien parler... Je sais que vous avez des occupations pour le reste de la journée. Mais à huit heures du soir en juillet, il y a encore assez de jour pour que deux hommes qui se cherchent, se rencontrent parfaitement.

A huit heures, soit.
 Rive gauche du lac...
 Troisième chalet...
 Plomb on acier ?
 Plomb !
 Jeune homme !
 Capitaine !
 De quelle jambe aimeriez-vous botter ?
 De la gauche.
 Comme Byron... soit... Jeune homme !
 Capitaine...
 Jeune homme. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

HECTOR, seul au moment.
 Voilà un vieux Prussien que je déclare insupportable... Une fois mon mariage terminé, je le général polirai de retourner dans sa patrie, et s'il s'y refuse, je lui cèderai ma place au foyer de mon beau-père. Cela me débarrassera des dents en même temps... Ah ! le voici, orné d'un monsieur qui a un faux air de notaire...

SCÈNE XIV.

HECTOR, LE MAJOR, LE NOTAIRE, LANSMANN.

Lanmann !
 Mon major !
 Dis à ces dames de descendre... Eh bien ! jeune homme !... tout va bien, n'est-ce pas ?
 Le mieux du monde, major... Je n'avais qu'une crainte, c'était de mourir de joie avant l'arrivée de monsieur.
 Maître Maurisoy, notaire.
 Monsieur !
 Je vous serre la main affectueusement, maître Maurisoy.
 Je ne vous demande pas si ma fille...
 En effet, vous ne me le demandez pas... Eh bien ! permettez-moi de vous le dire... elle consent si bien que je suis au comble... au fait ! major... je nage dans l'idéal.

SCÈNE XV.

Les Mères, CÉSARINE, OLYMPE.

Ah ! voici ces dames ! (Il salue.)
 Comment le trouvez-vous ?
 Incroyable... à vous dire vrai.
 Oui... n'est-ce pas ?... Il est charmant... Je pressens qu'il me fera beaucoup rire.
 Voilà le plus beau jour de ma vie.
 Ah ! oui, mon ami !
 Ce qui me déplaît de la femme du major, c'est qu'elle baisse toujours les yeux comme une pensionnaire. (Au Major.) Avez-

vous la bonté, major, de jeter les yeux sur le contrat, comme vous me l'aviez promis ?

Il n'y a plus qu'à le signer, jeune homme ; votre père en avait d'avance réglé toutes les dispositions... Nous n'avons eu qu'à les transcrire, monsieur et moi.
 Eh bien !... qu'attendons-nous... Au nom du ciel... mon cher major... terminons... terminons.
 Volontiers... d'autant plus que nos convives sont déjà en salon... Je leur si annonce le mariage de ma fille... Il y en a plusieurs qui ont connu votre père, jeune homme... Je leur ai ménagé la surprise... Je leur ai caché le nom du mari... (Au notaire.) Allons mon cher monsieur Maurisoy, ces jeunes gens s'impatientent.

La signature des conjoints... La future d'abord.
 Oh ! bonheur !
 Hector Dolbrun, offrez votre main à ma fille !...
 Major... (Il passe devant Olympe et se présente gracieusement la main à Césarine.)
 Eh bien !
 A ma fille, je vous dis !
 Oui, major... voilà !

Je viens dis à ma fille... Ce n'est pas à ma femme ! Est-elle drôle, donc !
 Sa fille !... Sa femme !...
 Qui m'aime sime mon chien, dit un adage ancien.
 Que voulez-vous dire ?
 Eh bien !
 C'est moi qui suis votre belle-mère... en secondes nocces...
 Vous ! (Joignant les mains avec émoi.) Deux immortels !
 Vous tes souffrant, mon cher Hector.
 Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc ? M'avez-vous demandé la main de ma fille... oui ou non ? Eh ! bien prenez-la ! (Il lui donne Olympe.)

Je reçois la Val-de-Grâce sur la tête !
 Voyons, j'enno homme !... que vous arrive-t-il ?... Êtes-vous indisposé ?
 Pardons... le bonheur... la joie... je ne sais... je prends... Ah ! ah !... je prends ma future... pour madame votre femme.
 J'ai peut-être poussé la vengeance un peu loin... pauvre jeune homme !
 Je partirai demain pour l'Afrique, veill tout. (Olympe signe.)
 Au futur !
 A vous, mon gendroi...
 Oui... oui... (Il s'adresse, il regarde Olympe.)
 Voici la plume !

SECTOR.

Merci bien... (*Non pour rigner.*) Est-elle bonne ? (*Regardant Olympe et lui faisant une affreuse grimace.*) Hum !... monsieur, va !... hum !...

LE MAJOR.

C'est singulier... jeune homme, regarde-moi... (*Il s'approche de lui.*)

SECTOR.

Pourquoi voulez-vous que je vous regarde ?

LE MAJOR.

Jeune homme, c'est effrayant. Vous n'êtes pas dans votre état normal...

SECTOR.

Je le crois bien...

LE MAJOR.

Vous vous sortez de leurs orbites... je surprends dans votre mâchoire des mouvements téniques... jeune homme, vous ressemblez à Schlick d'une façon désastreuse !

SECTOR.

Schlick !

LE MAJOR.

Vous m'avez dit que vous aviez été mordu à l'épaule

SECTOR.

C'est vrai... à l'épaule gauche.

LE MAJOR.

Un homme de l'art a-t-il cicatrisé la plaie ?

SECTOR.

Non.

LE MAJOR.

Césarine, étais-tu sûre de toi chère ?

CÉSARINE.

Mais, mon ami... je... je ne sais !

LE MAJOR.

Elle n'en était pas sûre !... c'est fini !... Il n'y a pas à dire... les dents me cliquent. (*Jeu.*) Jeune homme... n'approch pas.

SECTOR.

Qu'avez-vous, major ?

LE MAJOR.

Il me regarde fixement... Patience, jeune homme... ça ne va être rien... Olympe, Césarine... venez... sortons... ça ne va être rien, jeune homme... je vais vous chercher un verre d'eau... (*Le Major, le Notaire et Olympe disparaissent par le fond. Césarine sort à droite.*)

SCÈNE XVI.

HECTOR, CÉSARINE.

Dieu me pardonne, ils me croient enragé !... Enragé !... Ahurri !... assassin, je ne dis pas... mais enragé !... Eh bien ! tant mieux ! car je suppose que cet odieux mariage n'est plus faisable... j'imagine que la rage est un vice suffisamment rédhibitoire !... mais avec tout cela je ne peux pas rester ainsi endormi... ouvrez donc, major, c'est une mauvaise plaisanterie. La séquestration est interdite ! Ouvrez donc ! ça n'a pas le sens commun !... Sont-ils tous devenus bêtes, si ? (*Il s'agit Césarine qui entre.*) Ah ! madame, au nom du ciel, expliquez-moi...

CÉSARINE.

N'approchez pas, monsieur, vous m'effrayez !... je surprends dans votre mâchoire des mouvements téniques, vous ressemblez à Schlick d'une façon désastreuse !

SECTOR.

Ah ! madame, je vous en supplie, cessez cette odieuse plaisanterie !... Comment ! votre mère est votre fille... et vous êtes la fille de votre propre mère !... l'ordre de la nature est donc renversé !

CÉSARINE.

Mais, monsieur, rien n'est plus simple... Madame Durand est ma belle-fille... Tout Brizard sait cela... je ne puis concevoir de votre part une erreur si prolongée...

SECTOR.

Mais vous, madame, vous qui m'avez trompé... que vous aviez donc fait ?... je vous aimais... voilà tout mon crime ! Étais-je à vous... d'épouser le bandeur sans mes yeux, de me pousser dans cet abîme au bord duquel vous seule m'aviez attiré ! Ah ! madame !

CÉSARINE, embarrassée.

Je vous assure, monsieur, que je regrette maintenant... Mais,

j'ai cédé à un mouvement d'irritation... à un désir de vengeance... Pourquoi aussi m'avoir noyé mon pauvre York ?

SECTOR.

Mais ce n'est pas vrai !... je vous disais cela... croyant parler à la femme Durand !... Pourquoi York !... je l'avais juré à son contraire... au péril de mes jours... et je vous le ramènerai ce matin... c'est votre père... c'est à-dire votre fils... Ah !... le major enfin... qui l'a fait noyer par l'infâme Grauberg.

CÉSARINE.

Il serait possible ! Ah ! monsieur, mes regrets deviennent des remords, et je prétends réparer ma faute... Car vous ne voulez pas épouser la véritable madame Durand... n'est-ce pas ?

SECTOR.

Je ne veux pas ?... c'est à-dire quand je le voudrais, je ne... mon être tout entier s'y refuse !

CÉSARINE.

Eh bien ! monsieur, évitez avec mon mari une explication impossible... fuyez !...

SECTOR.

Par où ?

CÉSARINE, montrant la gauche.

Par cette porte... Vous allez trouver au bout du corridor un escalier... puis vous vous sauvez à travers les jardins...

SECTOR.

Où, je partirai. Mais quoi, madame ! quand j'ai failli épouser une contrefaçon... n'accordez-vous pas à ce malheur dont vous seule êtes cause, une marque de pitié, un gage de sympathie... le premier... le dernier... un seul baiser sur la joue de cette main charmante !...

CÉSARINE.

Parlez, monsieur, je vous en supplie... parlez... Il est trop tard... on vient... (*La porte du fond s'ouvre ; derrière se trouvent plusieurs domestiques, et Lantmann tenant un bol rempli d'eau. Ils restent au fond.*)

SCÈNE XVII.

TOUÏ LE MONDE.

CHIFF.

AS :

Ainsi, que la prodence
Il quide une pas,
Approchez sa silence,
Et se l'excuse pas.

LE MAJOR.

Attention ! Préparez les matelas !

SECTOR.

Les matelas !... Comment, major, est-il possible que vous ayez cru...

CÉSARINE.

Mais, mon ami...

LE MAJOR, à Césarine.

N'approchez pas !...

VOIX dans la coulisse.

Au chien !... au au chien ! (*On entend le chien aboyer.*)

CÉSARINE, courant à la croisée.

C'est lui ! c'est la voix d'York !

SECTOR, à la fenêtre.

Oui, madame, c'est sa voix... c'est lui !...

CÉSARINE.

Il m'a perçé !... York ! York !... ici York !

SECTOR.

Ici, mon bon chira... Grups ! courage !... c'est ça !... Viens vite, mon garçon. (*York saute par la fenêtre sur le balcon.*) Bonjour, mon bon chira, bonjour !... Viens m'embrasser !

CÉSARINE.

Que de remerciements ne vous dois-je pas, monsieur.

SECTOR.

Ah ! vous croyez qu'il est enragé... (*Il lui donne le bol que tient Lantmann ; le chira boit.*) Tenes...

LE MAJOR.

Il boit !... ma parole d'honneur, il boit ! (*Lantmann et les domestiques sortent.*)

SECTOR.

Comment, major... je vous ai dit que j'avais trouvé York,

dans le lac... S'il y avait contracté la rage, c'est qu'il y aurait mis de la mauvaise volonté.

LE MAJOR.

Mon cher Hector, quo d'excuses j'ai à vous faire... Ah çà, mais si vous n'êtes pas contrarié... qu'avez-vous donc ?

MAJOR.

Mon Dieu ! major !... l'émotion !... la surprise !... (*Olympe et Grunberg entrent par le fond. — A part.*) Bon, voilà mon cousin-germain, à présent.

LE MAJOR.

Je suis d'autant plus contrarié que... je ne sais comment vous apprendre ça... Enfin... ça vous croyait... vous savez... Olympe ne pouvait plus compter sur vous... le notaire était prêt... Grunberg n'est trouvé là... ma foi...

MAJOR.

Ils sont mariés ?

LE MAJOR.

Ils le sont !

MAJOR.

Dieu ! un autre la posséderait ! Ouf ! (*Il tombe de joie sur une chaise.*)

MAJOR, bas à Hector.

Je triomphe, jeune homme !... Toutefois, je suis à vos ordres, si vous l'exigez.

MAJOR, se levant.

Non, capitaine, non... Soyez heureux !... et même, je vous bénis !

LE MAJOR.

Allons, Hector... allons, mon garçon... un peu de courage. ... Tenez, passez huit jours avec nous !... Nous rirons, nous vous consolons, n'est-ce pas, Césarine ?

CÉSARINE.

Mais, mon ami, vous ne savez pas que monsieur Hector n'assisterait pas sans peine au bonheur de son rival...

LE MAJOR.

Bah !... il se consolera !... Que diable !... il y a d'autres femmes qu'Olympe dans le monde ! N'est-ce pas... c'est entendu !... vous nous restez ?

CÉSARINE.

Mon ami, je vous assure...

LE MAJOR, à sa femme, la faisant passer.

D'ailleurs, tu lui as promis une récompense...

MAJOR.

Cette récompense, madame, je crois l'avoir méritée... je la réclame... (*Il tire une affiche et la montre.*) Récompense...

CÉSARINE, à demi-voix.

Mouette...

LE MAJOR.
Il se serait pas humilié de lui donner cent francs, n'est-ce pas ?

CÉSARINE.

Mon Dieu, monsieur... je ne peux vous donner qu'un bien faible témoignage de...

MAJOR.

Quel qu'il soit... je l'accepte, madame, avec reconnaissance...

CÉSARINE.

Je vous donne... le chien... (*Bas.*) C'est ce que j'aime le plus ici.

MAJOR.

Ah ! madame !... je n'aurais jamais osé vous le demander.

LE MAJOR.

Ma chère amie... c'est une galanterie que tu me fais en me débarrassant du chien ; mais comme je comprends qu'il va te manquer quelque chose, monsieur Hector viendra dîner ici tous les par semaine, et si t'aimera le chien.

CÉSARINE.

Non, mon ami, non, voyez-vous ?

LE MAJOR.

Ah çà, je te serais donc plus le maître dans ma maison... Tenez-vous !... je vous l'offre... je le serai.

MAJOR.

Major... ce n'est pas moi qui vous en empêcherai.

MAJOR.

Ah ! J'ai mérité ma fille,

A l'épouser ! tout mon cœur,

En lui je mets tout mon bonheur.

Ah ! pour elle toute ma vie.

Tous les battements de mon cœur.

MAJOR, tenant le chien par la corde et fermant les yeux.

Ah !

L'aveugle en vain demande

Un secours au passant,

On accorde l'offrande

A son chien gémissant.

Mon cœur, je le confesse,

Est tout semblable au sien !

Applaudissez la pièce,

Par égard pour le chien.

CHOEUR, repris.

77088

FIN.